67e ANNEE (7e SÉRIE) N° 31 1er AOUT 1957

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine titulaire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I Trop peu de millions pour les Missions. — II. Marco Polo et la Chine. — III. Les origines du Spiritisme. — IV. Charles-Quint, enfant de Prinsenhof. — V. Le « carré du Diable ». — VI. L'Ethiopie religieuse. — VII. La vitalité de l'Eglise au Dahomey. — VIII. Statistique de l'Eglise aux U.S.A. — IX. « Une Route vers Rome ». — X. Byzance chrétienne. — XI. Un internonce apostolique en Ethiopie.

I

Trop peu de millions pour les Missions

Notre monde moderne est imprégné de matérialisme pratique. Il comprend mal les choses de l'esprit et s'intéresse peu aux âmes et à leur salut éternel. *L'Agence Fides,* dans son n° du 8 juin 1957, nous en donne une preuve bien frappante dans un article intitulé : « *Trop peu de millions pour les Missions* ».

« Il y a, dit-elle, toujours des gens qui sont de mauvaise humeur quand on leur demande de l'argent pour les Missions. A un jeune qui faisait la quête un brave homme déclara indigné : « Que les missionnaires se contentent de prêcher l'Evangile ! Que font-ils de l'argent qu'on leur donne ? » — Réponse : « Il est probable qu'ils le dépensent !... »

Il en est qui s'imaginent qu'on dépense trop pour les Missions. Un journal catholique, un jour, hésita à publier les chiffres recueillis, de peur de scandaliser ses lecteurs ! Heureusement, il en est d'autres qui savent calculer et comprendre. A Rome, à la Journée mondiale des Missionnaires, en octobre 1956, de jeunes zélateurs remettaient, sur la place St-Pierre, un papier informant tous ceux qui passaient, qu'on avait recueilli, en une année, 14 millions de dollars pour les Missions — environ 5 milliards de francs français — mais qu'aux Etats-Unis un seul brasseur avait aussi dépensé 14 millions de dollars en réclame pour son commerce de bière !

Voyons les chiffres de près.

En cette année 1957, la Propagation de la Foi va distribuer 15 millions de dollars, à répartir entre 700 territoires missionnaires. L'Œuvre de Saint-Pierre, en outre, réuni 2.600.000 dollars qui devraient faire vivre 386 séminaires en Afrique, en Asie et ailleurs, avec 22.800 aspirants au sacerdoce. Enfin, la Sainte-Enfance dispose de 3.400.000 dollars pour les orphelinats et œuvres d'enfance de tous les pays de missions. Au total, les trois grandes œuvres missionnaires auront pour répondre aux demandes qui leur viennent de toutes les parties du monde, de 21 millions de dollars, soit environ 7 milliards de francs ou un peu plus.

Comparez ce budget à ceux de la course aux armements, qui se justifient, aux yeux des hommes d'Etat, pour le maintien de la paix — hélas ! quelle paix ! — Foster Dulles a évalué le total des budgets militaires dans le monde à 200.000 millions de dollars, c'est-à-dire à 70.000 milliards de francs.

Au cours d'un vol d'essai, un bombardier fit explosion au-dessus de Skiatock en Oklahoma, et il avait coûté 8 millions de dollars. Un seul bombardier supersonique H. B. Hustler coûtera 25 millions de dollars, plus que toutes les sommes dépensées pour les missions dans tout l'univers.

Dans son livre : *Le Phénomène humain,* le P. Teilhard de Chardin, parlant de l'expansion de la Recherche, dans l'avenir, déclare :

« Faisons le pourcentage de l'argent réservé, dans les budgets d'Etat, à l'investigation de problèmes clairement posés et dont la solution serait vitale pour le monde, et nous serons effrayés : moins pour la consommation annuelle de la recherche mondiale que pour un cuirassé ! Nos arrière-petits-fils auront-ils tort de penser que nous étions des barbares ? »[1]

Que de millions de dollars dépensés également en raison de la guerre froide ! Les Etats-Unis et la Russie soviétique veulent attirer à eux les Etats sous-développés. Les experts américains, dans un rapport daté du 1er mars 1957, ont évalué à 200 millions de dollars les sommes distribuées de la sorte dans les pays neufs, pour obtenir leurs bons offices dans le domaine politique international.

Le « plan Eisenhower » qui se superpose à ce qui se faisait déjà, comporte également 200 millions de dollars, que le Président peut dépenser à sa discrétion et l'ambassadeur itinérant Richards en avait déjà réparti, à une date récente, 120 millions.

Pour la Jordanie seule, qui a rompu avec le bloc Nasser, on a donné 10 millions de dollars. — Pour les réfugiés de Hongrie, le gouvernement des U.S.A. a dépensé à lui seul, en 5 mois, 30 millions de dollars. Pour débloquer le canal de Suez il n'a pas fallu moins de 11 millions de dollars. On calcule que pour construire en deux ou trois ans

[1] *Phénomène humain,* p. 311. — Voir Nicolas Corté, *La Vie et l'âme de Teilhard de Chardin,* Paris, Fayard, p. 159.

un pipe-line traversant la Turquie et supprimant le passage par Suez, il faudra 500 millions de dollars.

A côté des chiffres que l'on vient de donner, combien paraît modeste le budget des Missions dans tout l'univers ! Mais on peut en fournir d'autres encore, qui serviront de thèmes de comparaison.

Pour combattre la malaria, qui frappe 200 millions d'êtres humains chaque année et fait environ 2 millions de victimes, on dépense par an 50 millions de dollars, dont 10 viennent des U.S.A.

En Ouganda, le barrage du Owen Falls Dam, sur le Nil blanc, coûtera 35 millions de dollars. En Afghanistan, l'œuvre internationale de Coopération administrative doit dépenser, trois ans de suite, 15 millions de dollars, pour la construction d'aéroports.

Nous avons dit que c'est exactement le total du budget de la Propagation de la Foi.

A la prochaine Foire internationale de Bruxelles, l'U.R.S.S. a décidé de dépenser, pour une simple question de prestige, 50 millions de dollars à la gloire de Lénine.

Comme on comprend cette parole de Pie XII :

« Avec l'argent qu'un chrétien dépense parfois pour des loisirs fugitifs, que ne ferait pas tel missionnaire. paralysé dans son apostolat, faute de ressources ! »

Nous avons dit que la Propagation de la Foi dispose, en 1957, de 15 millions de dollars, pour 700 missions, ce qui fait 20.000 dollars pour chacune. Or, ce chiffre de 20.000 dollars est aussi celui que le roi Séoud a distribué en pourboires à l'équipage du navire qui l'avait amené aux Etats-Unis.

Mais les quêteurs des missions n'ont hélas ! aucun gisement de pétrole à exploiter pour en faire bénéficier les missionnaires. Tout repose sur la charité seule. C'est pourquoi, dans son Encyclique *Fidei donum* le pape remercie tous ceux qui « se consacrent à la tâche parfois ingrate, mais combien noble, de tendre la main au nom de l'Eglise, en faveur des jeunes chrétientés qui sont sa fierté et son espoir. »

Rien ne serait plus émouvant que de passer en revue les besoins des missions : ici une chapelle à bâtir, ailleurs un hôpital, ou une école, ou un dispensaire, en beaucoup de lieux des séminaires, qui sont l'œuvre des œuvres !

Exemple : en Corée du sud, on travaille, depuis 4 ans à réparer les ruines de la guerre, et principalement à relever les ruines du petit séminaire et agrandir le grand séminaire devenu trop étroit. Il manque encore 45.000 dollars ! Faute de moyens, il a fallu refuser 17 candidats au grand séminaire et 60 au petit.

« Faudra-t-il donc restreindre, s'écrie le pape, dans son Encyclique récente, ces vocations providentielles à la mesure des sommes disponibles ?...

Non, conclut-il, nous ne voulons pas croire que le monde chrétien, mis en face de ses responsabilités, ne fera pas l'effort exceptionnel qui s'impose pour satisfaire à de telles nécessités. »

Quant à nous, il nous appartient de faire écho à de si hautes et si légitimes sollicitudes et de rappeler à tous les chrétiens le devoir d'apporter leur concours aux œuvres missionnaires.

II

Marco Polo et la Chine

Parmi les pays de mission, il en est peu d'aussi inquiétant en ce moment que la Chine. C'est sans doute la raison pour laquelle *Le Livre de Marco Polo* vient d'être traduit de nouveau. A l'occasion de cette traduction, M[lle] Odette de Puigaudeau, a donné, dans le *Miroir de l'Histoire* un intéressant article qui a pour titre : « *Marco Polo le Vénitien à la découverte de l'Asie* » (n° de juin 1957).

Il serait sans doute faux de croire que Marco Polo avait été le premier à visiter l'Asie. Moines et trafiquants, marins et coureurs d'aventures y avaient déjà pénétré. Mais ou bien ils n'avaient pas raconté leurs exploits, ou bien les récits laissés par eux étaient presque insignifiants, ou exagérés, ou enfin avaient disparu sans laisser de traces. Marco Polo fut bel et bien le premier à faire de la Chine une description que l'on a crue longtemps plus ou moins fantaitiste, mais que la science moderne a dans une très large mesure réhabilitée et à laquelle il est désormais normal d'attacher une véritable importance historique et géographique.

Rappelons que la grande marée mongole était venue, en 1241, jusqu'aux environs de Vienne, pour refluer ensuite sur la Volga.

En 1247 se situe le voyage de Jean de Plan-Carpin, expédié, avec ses confrères, par le pape Clément IV et le roi saint Louis.

C'est vers l'année 1254 qu'il faut placer la naissance, à Venise, de Marco Polo. Et en 1254 a lieu le voyage du franciscain Guillaume de Rubruck. Pendant que Marco Polo grandit à Venise, son père Nicolo et son oncle Mafeo Polo sont partis pour l'Orient, afin d'y faire du négoce. Ou plutôt, ils sont partis un peu avant sa naissance et il ne les a jamais vus ! Or, en 1269, après quinze ans d'absence, les voilà qui reviennent à Venise, et ils apportent des lettres du Grand Khan pour le pape, afin de lui demander 100 hommes sages capables de catéchiser les Mongols. Le Grand Khan, en souvenir de sa mère qui était chrétienne, demandait aussi de l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre.

Mais justement quand revinrent les deux voyageurs, le pape venait de mourir. Dans son palais de Venise la femme de Nicolo, depuis longtemps, était morte de langueur. Marco, le fils, avait 15 ans. Que de récits mirifiques viennent alors provoquer son enthousiasme ! Il en est tellement heureux qu'il compte bien partir avec ses parents, quand le moment sera venu.

Enfin, un pape est élu, Grégoire X. En septembre 1271, les trois Vénitiens reprennent le chemin de l'Asie, avec des frères prêcheurs qui se découragent à la première difficulté. Ils poursuivent donc seuls leur interminable voyage. Ils mettront quatre ans à atteindre la Chine, en raison des obstacles politiques ou géographiques. Mais le jeune Marco Polo fait attention à tout. Il remplit ses yeux et sa mémoire de visions qui plus tard animeront les écrits qu'il nous a laissés. Il n'a pas vu tout ce qu'il raconte, car parfois il ne fait que rapporter des récits qu'il a recueillis en route. C'est lui qui nous parle en détail du Vieux de la Montagne, et des jeunes « Haschichîm » — d'où nous avons fait le

mot *assassin* — qu'il grisait des joies d'un paradis à sa façon, avant de les envoyer accomplir les missions les plus dangereuses et les plus lucratives.

Enfin, en mai 1275, les voyageurs se prosternent devant le Grand-Khan, Koubilaï, dans sa capitale d'été, Ciandu ou encore Kaï-Ping-Fou, ou Capitale supérieure. Koubilaï les reçoit à merveille. Le jeune Marco lui plaît tout de suite, au point qu'il en fait son homme de confiance. Comme Marco Polo a une aptitude spéciale pour les langues, et est animé du plus grand désir de plaire et de se faire valoir, il est bientôt chargé de missions importantes et délicates, ce qui lui fera voir encore bien du pays. Pour renseigner Koubilaï, il s'applique à tout noter pour tout lui rapporter. Il est, du reste, tout à fait conquis lui-même par la hauteur d'esprit du Grand Khan. Le portrait qu'il en donne, quelque peu flatté peut-être, nous le présente comme un véritable homme d'Etat, sage et puissant, un Mécène, un amateur d'art, et admirateur de toutes les formes de la beauté. Il le dit également profondément respectueux de toutes les croyances et de toutes les mœurs au sein de son immense Empire.

Marco Polo décrit avec ivresse les richesses du palais royal de Combaluc.

« Tout y est merveille pour lui, à l'intérieur de l'enceinte gigantesque — 8 milles de côté ! — qui enferme des jardins toujours fleuris, des prés, une rivière, un lac poissonneux, une colline pavée de céramique verte sous de beaux arbres, vingt-quatre palais — car tout est « palais » pour un Vénitien, même les magasins de harnachements, d'armes et de vivres — et enfin, au centre, le vrai palais, doré, argenté, sculpté, ciselé, peint, vernis, dallé de marbres, tendu de soieries et de fourrures, où vit le Grand Khan, avec ses 22 fils, ses centaines de femmes, tous ses ministres, conseillers, barons, astrologues, courtisans, marchands, visiteurs étrangers, bouffons, domestiques et ses 12.000 gardes à cheval. »

Pour les grandes fêtes, telle que celle de la Nativité du Grand Khan, il se fait un déploiement incroyable de luxe, de cadeaux, de banquets : 6.000 invités festoyant dans la salle d'honneur, buvant dans des coupes d'or des breuvages délicats, tels que le lait fermenté des chamelles et juments !... Koubilaï avait la passion de la chasse. Marco Polo l'aimait beaucoup aussi et cela nous vaut des récits étonnants de chasse au faucon, au gerfaut, au guépard dressé à attraper les gazelles à la course.

Pendant leur séjour en Chine, les trois Polo ne sont pas uniquement occupés de réjouissances. Ils ne négligent pas les affaires et ils feront une fortune importante. Et comme le Grand Khan vieillit, ils voudraient bien profiter de la faveur qu'il leur accorde pour accomplir leur voyage de retour. Mais quel motif invoquer ? Nicolo n'hésite pas à faire valoir le grand désir qu'il a de revoir sa tendre épouse — et nous savons, nous, qu'elle était morte depuis 30 ans. Enfin, une occasion se présente. Il s'agit d'une mission diplomatique en Perse. Le voyage va durer près de deux ans. Après quoi, Marco Polo rentre à Venise, après 25 ans d'absence ! On est en 1295, quand il y reparaît.

Mais il ne prend pas tout de suite le temps de dicter ses souvenirs. En septembre 1298, au cours d'une guerre entre Venise et Gênes, il est fait prisonnier à la bataille navale de Curzola. Il aura donc des loisirs forcés, à Gênes. Et c'est alors, en effet, pour occuper les heures de sa captivité, qu'il dictera ses Mémoires à un certain Rustichello de Pise, auteur lui-même de plusieurs romans de chevalerie.

Telle fut l'origine de cette œuvre extraordinaire, qui devait être traduite et commentée en toutes les langues et sous les titres les plus divers : *Devisement du Monde, — Livre des Merveilles, — Livre de Marc Pol et des Merveilles du Monde.* Les plus récentes versions françaises, celles de Louis Hamblis et d'A. t'Sertevens, sont datées de 1955 [2].

Comme nous l'avons dit, notre époque rend justice à Marco Polo et le considère comme l'ancêtre du tourisme intelligent et précis. Il a beaucoup vu et bien vu et si la langue de son secrétaire Rustichello est encore rudimentaire, elle sait cependant déjà exprimer ce qu'elle veut dire et elle a cette saveur particulière qui appartient aux langues naïves formées du latin, du roman, qui n'est pas encore ni le français ni l'italien, mais qui prépare l'un et l'autre.

A l'ouvrage de Marco Polo, on ne peut comparer, à la même époque, que les Voyages du Marocain Ibn Batoubah, qui, de 1324 à 1354 — donc un peu après Marco Polo — visita l'Asie et l'Afrique, de Tanger à Pékin et de la Caspienne à Tombouctou.

III

Les origines du Spiritisme

Si Marco Polo, sans le vouloir, nous a rapporté, çà et là, des choses quelque peu fantaisistes, il n'en a pas moins voulu constamment s'en tenir à la vérité. On ne peut en dire autant des « expériences » dont se pique le spiritisme. M. Maurice Colinon a fait le récit des origines de cette soi-disant révélation. Au point de départ, on trouve deux petites Américaines, espiègles et amies des farces, l'une de huit ans, l'autre de six : Katie et Margaret Fox.

La chose commença en 1847, dans la maison où ces fillettes habitaient avec leur mère, très superstitieuse, à Hydesville, aux Etats-Unis. Il y avait des bruits, des coups frappés, tout ce qu'il faut pour croire qu'on avait affaire à un fantôme. Les deux petites ont très bien vu que la maman prenait cela au sérieux. Elles se passionnaient donc pour le « fantôme » qu'elles avaient surnommé Pied-Fourchu, et qu'elles traitaient avec la plus aimable familiarité. Elles faisaient cela avec tant de gentillesse et d'apparente innocence, que nul ne les soupçonna de fraude. Elles inventèrent un code — par nombre de coups frappés — pour pouvoir interroger le fantôme. Les voisins s'intéressèrent bientôt à l'affaire. On vint consulter l'esprit frappeur. On eut l'idée de concentrer autour d'une table les « fluides » jugés nécessaires pour causer avec les esprits. Après Pied-Fourchu, on pensa à questionner les morts les plus illustres, tel que celui de Benjamin Franklin. Dans l'intervalle, la

[2] Marco Polo. *La description du monde* (Ed. Hambis), in-8 (15 × 25), 476 p., avec 10 reproductions en couleurs des miniatures du manuscrit 2810 de la Bibliothèque nationale et 1 carte, 1.800 fr. — Paris, C. Klincksieck, 1955.

sœur aînée des deux fillettes Fox, Leah, qui était déjà mariée, prit la direction des séances. Toute la famille fut exclue de l'Eglise méthodiste à laquelle elle appartenait et contrainte de quitter Hydesville pour Rochester. Mais *l'esprit* les avait suivis ! A Rochester, les séances de spiritisme prirent un grand développement. Et Leah songea alors à aborder un théâtre plus vaste : New-York, où le succès s'affirma sans peine également !

Dès 1850, donc au bout de trois ans seulement, on comptait aux Etats-Unis plusieurs milliers de spirites convaincus. La presse parlait des séances et faisait ainsi une réclame considérable pour le système naissant. On se glorifiait aux Etats-Unis de ce que les « esprits » avaient choisi ce pays pour se révéler et pour bouleverser les croyances de l'humanité !

En 1852, premier Congrès spirite à Cleveland. Des milliers de *mediums* se découvraient dans le pays.

Le spiritisme était du reste d'un assez bon rapport pour ses inventrices. Leah put acheter une jolie maison, où elle habita avec ses deux sœurs, qui avaient grandi dans l'intervalle. Les esprits lui conseillèrent aussi de changer de mari, ce qu'elle fit avec empressement. De M^me^ Fish, elle devint M^me^ Brown, avant d'être M^me^ Underhill. Sa sœur Margaret avait, à 16 ans, épousé un M. Kane, mais elle devint veuve et se remit au spiritisme avec sa sœur aînée. Quant à Kate ou Katie, elle devient M^me^ Jencken, mais quand elle est veuve, à son tour, elle néglige quelque peu ses enfants pour faire des tournées de spiritisme en Europe.

Des doutes cependant se manifestaient sur l'authenticité des *rappings*, c'est-à-dire des coups frappés par les esprits. Déjà en 1851, trois professeurs de l'Ecole de médecine de Buffalo avaient proposé un contrôle, qui fut accepté par les sœurs Fox. Les trois médecins constatèrent que les rappings ne se produisaient régulièrement que lorsque les mediums étaient assis sur des chaises avec les pieds sur le parquet, mais qu'aucun son ne se produisait si on les étendait sur un divan ou même simplement si on posait leurs pieds sur un coussin. Ils en conclurent que les bruits entendus provenaient de craquements des articulations du genou, phénomène très connu des spécialistes et qui ne demande qu'un léger effort de volonté et un résonateur, comme le plancher. Au surplus, les jeunes mediums ne produisaient non plus aucun bruit dès qu'un médecin posait sa main sur le genou. Les sœurs, un peu déconcertées, quittèrent la région de Buffalo, quand le rapport médical fut publié et c'est alors qu'elles vinrent à New-York pour y trouver un large succès.

Cependant, les mêmes doutes et les mêmes arguments furent formulés par un habile prestidigitateur nommé Cumberland, qui fit entendre, lui aussi, à volonté les bruits obtenus par Margaret Kane.

« Je vous parie, lui dit-il en guise de conclusion, que vous avez des orteils comme les miens et que vous provoquez vos *rappings* de la même manière que moi. »

M^me^ Kane se borna à répondre, sur un ton aigre, que les sceptiques étaient des imbéciles. Et cela resta la conviction des vrais spirites.

En 1859, un physiologiste allemand, nommé Schiff, fit une démonstration devant l'Académie des Sciences à Paris, et prouva que les bruits venant des esprits étaient tout ce qu'il y a de plus naturel dans certaines conformations des muscles du genou.

Mais le coup le plus rude porté au spiritisme ce fut le retournement des deux sœurs Fox, les plus jeunes. Elles s'étaient brouillées avec leur sœur Leah et même elles étaient quelque peu tombées dans l'ivrognerie, qui leur donnait sans doute des accès de franchise inattendus.

Le 21 octobre 1888, Margaret Kane annonça, à New-York, qu'elle allait dévoiler le secret du spiritisme. La scène se passa à l'Académie de musique. Devant une foule énorme, Margaret lut le papier suivant :

« Il n'existe rien de tel qu'une manifestation des esprits. Beaucoup d'entre vous savent que j'ai été l'instrument principal du spiritisme aux dépens d'un public trop confiant. C'est le grand regret de ma vie. Il est bien tard aujourd'hui pour dire enfin la vérité ; mais j'y suis prête, avec l'aide de Dieu.

« Quand je commençai ce triste jeu, j'étais trop jeune pour savoir distinguer le bien du mal. J'espère que Dieu me pardonnera comme il pardonnera à ceux qui ont eu la naïveté de croire au spiritisme. »

Puis elle fit la preuve publique de la manière dont elle produisait les coups au moyen de son gros orteil. Dans la salle, les esprits-forts applaudissaient à la déroute des « esprits », mais les spirites hurlaient contre celle qui prétendait leur enlever leurs illusions.

Dans le *New-York Herald* du 24 septembre 1888, Margaret avait fait les émouvantes déclarations que voici :

« Oui, je m'en vais raconter le spiritisme depuis sa fondation. J'ai cette idée en tête depuis des années, mais je n'avais jamais pu m'y décider encore. J'y ai pensé jour et nuit : j'ai horreur de ce que j'ai été. Je disais souvent à Leah, quand elle voulait que je donne une séance : « Tu veux me faire damner. » Et puis, le lendemain, je noyais mes remords dans le vin. Mais j'étais trop honnête pour rester médium. C'est pourquoi j'ai cessé d'exercer en public.

Quand le spiritisme commença, Kate et moi n'étions que de très jeunes enfants. Et mon autre sœur, beaucoup plus âgée que nous, fit de nous ses jouets. Ma mère était une sotte. C'était une fanatique. Je l'appelle ainsi parce qu'elle était honnête. Elle croyait à ces choses-là. Le spiritisme est parti de rien. Nous n'étions que des enfants innocentes ; j'avais huit ans et Kate six ans et demi. Que savions-nous ? Mais, ensuite, nous n'en sûmes que trop. Notre sœur se servit de nous pour ses exhibitions et nous lui gagnâmes beeucoup d'argent. Maintenant, elle se détourne de nous... »

Et elle ajoutait ce qui suit, qui est bien étrange :

« J'ai exploré l'inconnu autant qu'un être humain peut le faire. Je suis allée auprès des morts, dans l'espoir d'en tirer une preuve, si petite soit-elle. Et rien n'est venu, rien !... Je suis allée dans les cimetières à la nuit tombante ; je me suis assise sur les tombeaux afin que les esprits de ceux qui y reposaient puissent venir vers moi. J'ai tenté d'obtenir un signe. Mais rien ! Non, les morts ne reviennent pas parmi nous, Dieu n'a jamais voulu cela !...

Peu après, Kate revenait à New-York et elle confirma tout ce que sa sœur Margaret avait déclaré.

— « Non, dit-elle, dans le *New-York Herald* du 10 octobre 1888, le spiritisme est une duperie du commen-

cement à la fin. C'est la plus grande duperie du siècle. Notre sœur Leah était de 22 ans notre aînée ; elle nous a poussées à tromper. »

La réponse de Leah donnée par son mari, M. Underhill, était simple :

« En raison de leur goût excessif pour la boisson, elles ne sont plus considérées par nous ni par aucun spirite de qualité. »

Ajoutons que Katie fut trouvée morte dans la rue le 2 juillet 1892 et Margaret, peu après, le 8 mars 1893, dans des conditions tout aussi misérables.

Malgré tout, on peut bien dire que leurs confessions offrent trop de garanties de sincérité pour qu'on les rejette. Quand les spirites prétendent que les sœurs Fox avaient apporté au monde « un message aussi important que celui du Christ », on a peine à réprimer un sentiment d'indignation et de honte, en face d'un tel rapprochement et d'une si absurde affirmation.

IV

Charles-Quint, enfant de Prinsenhof

Dans *La Revue des deux-mondes* du 15 juin 1957, M. Lucas-Dubreton nous raconte la naissance et la jeunesse de Charles-Quint.

Il nous conduit pour cela à Bruges, où l'on trouve dans la Chambre échevinale les portraits suivants : Charles - Quint, en comte de Flandre, portant les insignes de la Toison d'Or, — son père, Philippe le Beau et sa mère, Juana de Castille, — son grand-père Maximilien d'Autriche et sa grand-mère, Marie de Bourgogne, grands parents du côté paternel, — et ceux du côté maternel, Ferdinand d'Aragon et Isabelle la Catholique.

Le mariage de Philippe le Beau, de la famille des Habsbourg-Bourgogne, avec Juana de Castille, avait eu lieu le 21 octobre 1496. Lui, un gars solide, plein de vie et de santé, aimant la lutte, la chasse, les chevauchées ; elle, d'apparence fragile avec on ne sait quoi de conventuel. Le nouveau ménage n'est pas heureux. Juana est fort jalouse. Son mari est loin d'être fidèle et ne cherche pas à le paraître. Les continuels soupçons de l'épouse tiennent le mari en constante irritation. En 1498, naît une fille, Eléonore. Le couple se transporte à Gand et s'installe au Prinsenhof, un palais élevé au début du XV^e^ siècle et qui avait, paraît-il, autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année.

De ce palais, il ne reste actuellement que très peu de chose. C'est là cependant que naquit celui qui devait être Charles-Quint. Le 24 février 1500, on donnait au palais une grande fête. Juana, bien près d'accoucher, y assiste, sans doute pour surveiller son volage mari. Mais au cours de la fête, elle est prise des douleurs, et doit se cacher dans ce lieu que l'on appelle en Espagne : le *buen retiro*. Et c'est là que, dans la nuit du 25 février, à 3 h. et demie du matin, elle donne naissance à celui qui devait être l'empereur sur les terres duquel le soleil ne se couchait jamais. Ce *retiro*, converti en boudoir de reine, fut enrichi de bas-reliefs, mais il y a cent ans, il n'était plus qu'un réduit où s'entassaient les vieilles ferrailles.

Le nouveau-né a reçu le nom de Charles et le titre de duc de Luxembourg. Il est baptisé le 5 mars 1500, tenu par la veuve de Charles le Téméraire, sa grand'mère, qu'on appelait « Madame la Grande » et en présence de sa tante, Marguerite d'Autriche.

En 1501, Juana donne à son époux un troisième enfant, Isabelle. Puis elle part avec son mari pour l'Espagne, où elle est reconnue héritière de Castille et d'Aragon. En 1503, Juana, bien affligée d'avoir vu repartir sans elle son époux pour la Flandre, met au monde un second fils, le quatrième enfant, Ferdinand, qui sera empereur un jour.

Enfin, Juana rejoint Philippe aux Pays-Bas, et met au monde une troisième fille, Marie, mais elle a la douleur de saisir les preuves de l'infidélité d'un époux qu'elle aime à la folie — littéralement. Elle lacère à coups de ciseaux le visage de sa rivale. Philippe prend la chose très mal et administre à sa femme une rude correction, ce qui achève de déranger un cerveau mal équilibré. Dans l'intervalle, sa mère, Isabelle de Castille est morte. Son père, Ferdinand, s'est très vite remarié. Juana amène en Espagne son époux dont elle veut faire un roi de Castille. Les époux débarquent à la Corogne, en avril 1506. Philippe est heureux d'être roi et il se dispose à gouverner en maître que rien ne limite. Mais déjà en septembre 1506, il meurt, après une partie de pelote, à l'âge de 28 ans.

Juana ne laisse rien voir extérieurement de son chagrin qui dépasse toute description. Mais elle prend la décision de ne plus se séparer du cercueil de son époux et elle le fait ouvrir de temps en temps, pour lui baiser les pieds. Elle ne se déshabille plus, elle n'admet aucune femme auprès d'elle. Elle ne veut d'autre société que le cercueil. Et voici qu'elle met au monde une quatrième fille : Catelina, qui ne quittera jamais sa mère jusqu'à 18 ans. Finalement, Ferdinand d'Aragon met le holà et ordonne que sa fille soit enfermée au château de Tordesillas, où elle arrive, toujours accompagnée de son cercueil, le 14 février 1508. Et elle ne mourra que 47 ans plus tard, en 1555, après la vie la plus lugubre qu'on puisse imaginer. Il n'est pas étonnant qu'elle soit connue en histoire, sous le nom de Jeanne la Folle — *Juana la Loca*, disent les Espagnols.

Que devenait pendant ce temps son fils aîné, Charles de Luxembourg ? Il avait d'abord grandi non à Gand, lieu de sa naissance, mais à Malines, sous la surveillance de sa tante Marguerite d'Autriche, celle qui devait construire la célèbre église de Brou, à la mémoire d'un mari qu'elle aimait, Philibert de Savoie. Charles n'est d'abord qu'un gros poupard quelconque. A 10 ans, sous ses habits d'apparat, il n'est pas beau : yeux cernés, bouche toujours ouverte, lippe tombante, en un mot les caractéristiques d'un dégénéré.

Il a reçu alors un gouverneur, Guillaume de Croix, sire de Chièvres, d'origine française, homme intelligent, prudent, ce qui veut dire rusé, terriblement ambitieux, cupide et vénal, mais qui remplit sa fonction avec énergie. Il veut faire avant tout de son élève un chef. Il lui donne deux maîtres pour lui enseigner les lettres, dont l'un Adrien Florens, deviendra pape, sous le nom d'Adrien VI. Mais Charles n'aime que le sport, le cheval, la lance, les tournois, la chasse à l'arbalète.

Le 5 janvier 1515, Charles est émancipé et proclamé Prince naturel des Pays-Bas à Bruxelles. Un lettré lui donne une devise, qui restera célèbre : *Plus ultra — Plus Oultre* — c'est-à-dire *toujours au-delà.*

Déjà, il se montre hautain, glacial, calculateur, sans affection pour sa pauvre tante Marguerite, à qui il fait attendre les arrérages de sa pension.

La même année 1515 avait vu l'avènement au trône de France de François Ier, de cinq ans plus âgé que Charles. Pour l'instant, et sur l'avis de Chièvres, un certain rapprochement s'ébauche entre les deux princes, alors que, plus tard, ils seront presque toujours en guerre.

Or, en janvier 1516, Ferdinand d'Aragon vient à mourir. Le 23 mars suivant, à Bruxelles, Charles est proclamé roi d'Aragon. Comme sa mère est enfermée à Tordesillas et qu'elle ne peut régir la Castille, c'est Charles qui se fait proclamer roi d'Espagne, c'est-à-dire d'un pays qu'il n'a jamais vu et où nul ne le connaît. Et il va partir pour l'Espagne, à l'âge de 17 ans. C'est pour lui le commencement des grandes aventures. En 1519, à 19 ans, il sera élu empereur, sans cesser naturellement d'être roi d'Espagne. Il sera le souverain le plus puissant et le plus avisé de son siècle. Et pourtant, à la date où nous le quittons, en 1517, il n'a pas bonne mine. Le nez, la lèvre inférieure, le menton saillent bizarrement, le regard est fixe, les yeux exorbités, sa bouche est toujours béante, ses mâchoires ne se rejoignent pas. Un Anglais qui le voit alors le déclare tout uniment idiot. Mais il a le goût du pouvoir, il veut tout savoir, prendre connaissance de toutes les dépêches, quelle que soit l'heure où elles arrivent. D'autre part il n'est pas éloquent, il écorche le français, sa langue natale, balbutie le flamand, ânonne le latin, ignore l'allemand. L'évêque de Badajoz écrit de lui :

« Le prince a d'excellentes dispositions, mais il est élevé dans la réserve. On devrait lui faire fréquenter des Espagnols. Il ne sait pas un seul mot de castillan, il ne sait rien dire que ce qui lui est dicté et est entièrement soumis à son Conseil. »

En revanche, on reconnaît qu'il sait de l'histoire et a du goût pour les mathématiques et aussi pour la musique. On ne sait que penser de lui, lorsqu'un premier trait le révèle soudain à tous et d'une manière éclatante. Sa sœur Eléonore, son aînée, et qu'il aime plus que les autres, est sollicitée en mariage par le comte Frédéric de Bavière. Et malgré les remontrances de sa tante Marguerite, de son gouverneur, Chièvres, voici que ce « balbutiant », cet « idiot » fait connaître sa volonté. Il est catégorique, volontaire, impérieux. Eléonore n'épousera pas le comte bavarois qu'elle aime et dont elle est aimée, mais le roi vieux et contrefait de Portugal, Manuel. Charles a des vues d'avenir. Il sait, comme son grand-père Maximilien d'Autriche, que c'est par les combinaisons matrimoniales qu'une dynastie se hausse et élargit son pouvoir. Et les résultats seront les suivants :

« Charles et son frère Ferdinand, empereurs et rois, — Eléonore reine de Portugal, puis de France, — Isabelle, reine de Danemark, — Marie, reine de Hongrie, — Catherine, reine de Portugal. Toute la progéniture de Philippe le Beau et de Juana dite la Folle portera la couronne. Fût-ce un bien pour les Habsbourg ? »

V

Le « carré du Diable »

Il existe, paraît-il, en certaines parties des océans des régions offrant des particularités inexpliquées. L'une de ces régions a reçu des navigateurs le surnom de « Carré du Diable ». C'est Mario Procopio qui nous en parle dans la revue italienne illustrée *Orizonti* du 26 mai 1957.

Il se passe dans cette zone des choses inouïes : les navires perdent tout contact par radio avec le monde et les appareils de bord cessent de fonctionner.

Un navire suédois, le *Lommaren*, est parti du port de Goteborg, pour une mission scientifique dans le Pacifique et il devra, notamment, visiter cette zone étrange, pour tâcher de découvrir le mystère du « Carré du Diable ». Il se trouve à environ 1000 milles au sud d'Adélaïde, capitale de l'Australie méridionale et à la même distance à l'est de la pointe méridionale de la Tasmanie. On estime sa surface à un millier de milles carrés. Le centre le plus actif des particularités qu'on y remarque se trouve au croisement du 135° du méridien avec le 45° parallèle.

Dès qu'on est entré dans cette zone, il devient impossible de percevoir les radios de tout le reste de l'univers. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est le mutisme dont sont frappés les appareils de transmission à bord, et cela dans une zone d'au moins 300 milles, soit plus de 500 km.

Cela est d'autant plus inquiétant que les tempêtes sont là-bas plus fréquentes qu'ailleurs, et que l'on ne pourrait ni lancer ni saisir un S.O.S. s'il était nécessaire. Le navire qui lancerait son appel au secours ne serait entendu de personne. Bien des fois la constatation en a été faite, et le mystère n'est toujours pas éclairci.

Jusqu'à ce jour, il s'est produit au moins trente naufrages de navires en cette zone. Ce fut le cas notamment du navire marchand anglais *Olimpic*, qui servait de navire-école, et qui fut perdu sans que nul ait jamais perçu un signal de sa part. Le fait ne fut pas rendu public, quand il se produisit, il y a quelques mois, pour ne pas répandre d'alarmes inutiles, mais la presse spécialisée en avait dit un mot. Le commandant du navire, Bert Danielson, ayant réussi à rejoindre un port, après le naufrage, a raconté ce qui se passa. Il était parti, en janvier dernier, de Batavia pour San Francisco. Le 22 janvier il avait quitté Adélaïde où il avait fait escale pour y déposer une partie de sa cargaison. Le 27 janvier, à midi, il se trouvait, avec le premier et le second officier, sur l'aile droite du poste de commandement pour y faire le point. Pendant que l'un d'eux marquait le « stop », c'est-à-dire le point d'arrêt, d'où on partait pour établir le lieu où l'on se trouvait, le commandant voulut appeler le téléradio pour savoir s'il était en contact avec Wellington. Mais en trois appels, il n'eut pas de réponse.

Stupéfait, il se rendit donc au poste de radio, où il trouva l'opérateur, le visage pâle et bouleversé, qui manœuvrait frénétiquement l'appareil de transmission. Le commandant lui demanda pourquoi il n'avait pas répondu à ses appels par téléphone. Il répondit qu'il n'avait entendu aucun ap-

pel, bien que le téléphone fut juste sous ses yeux. N'en pouvant croire ses oreilles, le capitaine prit le téléphone et appela le poste de commandement. Pas de réponse non plus ! Le radio, un nommé Sven Halfstrom, lui précisa alors que le courant passait régulièrement dans les appareils, mais qu'ils ne fonctionnaient pas. Il n'avait pu se mettre en liaison ni avec Wellington, ni avec Adélaïde, ni avec Valparaiso. Il n'avait pu avoir, en dernier lieu, qu'un contact difficile et comme brisé avec le pétrolier britannique le *Swan*, qui naviguait au large des îles Tubuaï, en Polynésie française.

Le commandant Danielson, qui connaissait par ouï-dire, les phénomènes de cette zone de silence, avait pourtant peine à croire à ce qui se passait sous ses yeux. Il fit appeler l'officier électricien et le directeur des machines et prescrivit de vérifier l'installation électrique du navire. On constata que les dynamos étaient intactes et fonctionnaient régulièrement, que le réseau de distribution était parfait, que les ampèremètres et voltamètres marchaient exactement. Ce ne fut que vers les six heures du matin du 28 février que l'on perçut faiblement une transmission venant des îles de Pâques. A huit heures du matin, on saisit aussi le poste du Cap Magellan, qui, par ordre de Stockholm cherchait à atteindre le navire *Tor Hasmussen*.

Sur tous ces faits, le commandant de l'*Olimpic*, Bert Danielson, a fait un rapport complet qui a été envoyé par l'Institut océanographique suédois au navire *Lommaren* qui vient de partir pour enquêter sur les phénomènes exposés. On a également noté, au journal de bord, que pendant trois jours, l'équipage s'est montré particulièrement fatigué et nerveux.

Les savants ne savent pas bien quelle explication donner de tout cela. Les témoignages des navires qui ont traversé cette zone ne sont pas tous concordants. Ils ne s'accordent que sur un point : la disparition de toute liaison par radio. D'autre part, il semble bien que le centre de la zone de silence ne soit pas toujours au même point et qu'il se déplace de quelques minutes, voire de quelques degrés.

Enfin, on pense que cette zone du Pacifique, bien qu'elle soit la plus étendue, ne serait pas la seule, qui présente les phénomènes décrits. A 2.000 milles des Hawaï, dans la direction du sud-est, il y a une zone semblable couvrant environ 200 km². Dans cette zone, deux navires hydrographiques anglais ont perdu environ un an, sans arriver à aucun résultat positif. Une autre petite zone de silence se trouverait sur les montagnes écossaises des Grampian. Dans ce dernier cas, on estime que les ondes sont absorbées par le sous-sol rocheux. Mais sur les océans, on a émis l'hypothèse que de puissants rayons cosmiques agissent comme des antennes d'absorption et empêchent toutes les transmissions.

En définitive, ce ne sont là que des hypothèses chancelantes, et il faudra attendre les résultats de la croisière du *Lommaren* pour savoir si le mystère a enfin été percé.

VI

L'Ethiopie religieuse

La revue illustrée *Grands Lacs* a consacré tout son numéro d'avril - mai à l'*Ethiopie*. Nous nous bornerons ici aux pages qui concernent l'histoire de l'Ethiopie, dans le domaine religieux.

Le paganisme subsiste chez les Gallas et dans les tribus des basses régions de l'Ethiopie : Bantous, Danakils, Somalis, qui sont les populations les moins évoluées.

L'Islam, de son côté, compte environ la moitié de la population totale. Il est très difficile, à la vérité, de fournir des chiffres sûrs. Sur un ensemble de 15 à 16 millions d'habitants, les païens sont 900.000, les musulmans environ 7 millions. L'Eglise nationale, que nous définirons dans un instant, l'emporte avec 7.500.000. On compte environ 37.500 catholiques en Ethiopie et 35.000 en Erythrée. Enfin, les effectifs protestants dans les deux pays doivent être voisins de 16.000.

Mais c'est surtout l'Eglise nationale qui doit retenir notre attention. Elle doit son origine à un jeune syrien, nommé Frumence, qui, échoué par hasard sur la côte, fut présenté à la cour d'Axoum, où son instruction grecque le fit beaucoup admirer. Il répandit la religion chrétienne, et réclama à l'évêque d'Alexandrie, qui n'était autre que le grand Athanase, un évêque pour l'Ethiopie. Il fut lui-même ordonné et revint dans le pays avec le titre d'*Abouna*, littéralement : « notre Père ». La religion chrétienne fit des progrès incessants à partir du IVe siècle. L'Eglise du lieu recevait régulièrement son *Abouna* d'Alexandrie, et c'était toujours un égyptien. Il s'ensuivit que lorsque l'Eglise d'Alexandrie, au Ve siècle, tomba dans l'hérésie monophysite, celle d'Ethiopie la suivit, pour ainsi dire automatiquement. L'Eglise nationale éthiopienne est donc monophysite. Elle a du moins le très grand mérite d'avoir résisté victorieusement à l'encerclement de l'Islam. Tout comme il reste en Egypte musulmane une Eglise copte, en Ethiopie, l'Eglise chrétienne, bien qu'assiégée de toutes parts par l'Islam, a maintenu sa foi traditionnelle.

Sa théologie reste toutefois peu développée. Elle admet les trois premiers conciles : ceux de Nicée en 325, de Constantinople en 381 et d'Ephèse en 431. Mais elle interprète ce dernier concile au sens monophysite. Cette Eglise admet avec nous la Bible, mais elle regarde comme canoniques des apocryphes : Mystères du ciel et de la terre, — Combat d'Adam et d'Eve, — livre d'Enoch, — livre de Baruch, — l'Ascension d'Isaïe, et rejette par contre le livre des Macchabées.

On conserve une grande vénération pour les Pères grecs, surtout Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Basile, Jean Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie.

Les Ethiopiens admettent l'existence des Anges, le don d'un ange gardien à chaque homme. S. Michel et S. Gabriel sont spécialement vénérés.

L'Eglise nationale n'a pas de terme précis équivalant à notre mot « sacrement », mais en fait, elle admet nos sept sacrements, bien qu'ils ne soient pas tous pratiqués. Le baptême se donne par triple immersion, et la confirmation, administrée par le prêtre, le suit immédiatement. Mais la difficulté de se procurer du Saint-Chrême fait qu'elle est souvent omise.

La Sainte Messe est célébrée, dans les paroisses rurales, seulement les dimanches et fêtes. Dans les villes, elle l'est également le mercredi et le ven-

dredi. La présence de 5 personnes est requise : le célébrant, un assistant prêtre, trois diacres. Les fidèles communient sous les deux espèces. La foi en la présence réelle ne semble pas avoir jamais subi d'éclipse.

Le sacrement de Pénitence est reconnu, mais il est peu pratiqué. Tout le monde se confesse à la mort. L'absolution a forme déprécative. L'Extrême-Onction qui a un rituel spécial appelé *Le Livre de la Lampe*, ne semble plus être administrée aux moribonds.

Le Mariage se célèbre en présence du prêtre qui récite le *Notre Père* et bénit les époux. Seul est considéré comme indissoluble le mariage célébré pendant la messe au cours de laquelle communient les deux époux. Le divorce est admis en cas d'adultère.

L'Ordre, comprenant le diaconat et le sacerdoce, est conféré par l'*Abouna*, selon le rituel en usage dans l'Eglise copte. Prêtres et diacres ont le droit de se marier, à condition que ce soit avant leur ordination.

Les diacres sont nombreux, parce qu'il en faut trois pour célébrer la messe, et un quatrième pour préparer le pain et le vin dans un édicule voisin de l'église appelé *Bethléem*. Pour le vin on l'obtient en faisant macérer dans un peu d'eau cinq grains de raisin sec, quelques instants avant la messe.

La doctrine du purgatoire est inconnue et cependant les prières pour les défunts sont en grand honneur. Le rituel des défunts appelé *Livre de l'ensevelissement* est d'une grande richesse. On enseigne que ce n'est qu'après la résurrection générale que les justes iront au ciel et les pécheurs en enfer.

En ce qui concerne la liturgie, on ne peut refuser de tenir compte de certains éléments fétichistes ou islamiques, qui s'expliquent par l'isolement où se trouva l'Eglise d'Ethiopie, durant des siècles, en contact avec le paganisme et l'islam.

La langue liturgique est le *guèze*, d'origine sémitique, apparenté à l'arabe, à l'hébreu, à l'assyrien. Le *guèze* n'est plus parlé depuis des siècles. La légende attribue le texte et les mélodies des livres liturgiques à saint Yared, qui aurait vécu au VI^e siècle et aurait reçu directement la révélation de tout, dans l'Eden, des 24 vieillards de l'Apocalypse. Les sources en sont surtout le psautier et, pour une moindre part, les Prophètes et l'Evangile.

On estime à 17 ou 18.000 le nombre des églises du pays. Les unes de plan *rectangulaire*, mais les autres, en grande majorité, de plan *circulaire*. Construites en torchis, couvertes de chaume, elles ne se distinguent des habitations communes, ou *toukouls*, que par la croix à sept branches qui surmonte le toit. L'objet le plus sacré de l'église, en Ethiopie, est le *Tabot*, qui n'est autre chose qu'une planchette de 30 centimètres environ de côté, et qui remplace notre pierre d'autel. Le Tabot doit être consacré par l'Abouna. Il est entouré d'une vénération égale sinon supérieure à celle qui est rendue aux saintes espèces, dont, cependant, il n'est que le support. En de grandes circonstances, le *Tabot* est porté en procession. La piété populaire lui attribue des pouvoirs extraordinaires contre les épidémies et les fléaux de toute nature.

L'influence copte s'est traduite, en Ethiopie par l'adoption du calendrier copte, comprenant 12 mois de 30 jours et 5 ou 6 jours supplémentaires. Les moines coptes ont répandu dans le pays la pratique de jeûnes rigoureux et nombreux. Il y a dans l'année 268 jours de jeûne, dont 186 obligatoires pour tous, sous peine d'excommunication, et 82 autres obligatoires pour le clergé et facultatifs pour les fidèles. Pour la conscience éthiopienne, le vol, l'escroquerie, les violences sont fautes peu graves en comparaison de la violation du jeûne.

Il reste, dans l'Eglise nationale éthiopienne, des survivances frappantes du judaïsme, telles que la circoncision, qui est pratiquée le huitième jour après la naissance et considérée comme obligatoire, au point que le clergé refuse parfois de baptiser les enfants incirconcis. Le sabbat de même est observé au même titre que le dimanche, avec célébration de la messe et c'est une loi d'Etat, toujours en vigueur, qui remonte à Zara Yakob (1434-1468). Le calendrier comporte des fêtes en l'honneur d'Adam et d'Eve, de Noé, d'Abraham, Isaac et Jacob, des prophètes Elie, Elisée, Isaïe, Jérémie. Enoch et les rois David et Salomon sont l'objet d'un culte spécial. C'est une tradition remontant au moine Tekla Haïmanot, au XIII^e siècle, que les rois d'Abyssinie sont les descendants du roi Salomon et de la reine de Saba. L'empereur actuel, Haïlé Sélassié, est, comme tous ses prédécesseurs, un « Salomonide ».

Il n'en est pas moins un souverain très éclairé, très moderne, qui a donné à son pays une vive impulsion et achève de l'organiser de la manière la plus remarquable, tout en procédant avec une rare prudence et une sage lenteur. Né à Harar, le 23 juillet 1892, et fils du Ras Makonen, le vainqueur d'Adoua, Haïlé Sélassié fut sacré empereur d'Ethiopie et Roi des rois, le 2 novembre 1930. Il reçut les leçons de Mgr Jarosseau, Vicaire apostolique de Harar, qui lui communiqua sa douceur, sa largeur d'esprit, son sens profondément humain. Il est permis de voir en lui l'un des hommes d'Etat les plus clairvoyants et les plus lucides de notre temps. Nous parlerons plus loin de l'arrivée auprès de lui d'un internonce pontifical.

VII

La vitalité de l'Eglise au Dahomey

Le dimanche 3 février 1957, le cardinal Tisserant, Doyen du Sacré-Collège sacrait un jeune évêque, Mgr Bernardin Gantin, qui n'avait pas encore achevé sa trente-cinquième année. La cérémonie fut très touchante et se déroula dans la chapelle du Collège Urbain de la Propagande. Le lendemain, le nouvel évêque était reçu par le Saint-Père. Il avait reçu le titre d'évêque de Tipaza et il était destiné à devenir, sans retard, l'auxiliaire de Mgr Parisot, archevêque de Cotonou et administrateur de Porto-Novo. C'est le 11 avril 1957 que Son Excellence Mgr Gantin arrivait à Cotonou, accueilli par l'enthousiasme de ses compatriotes.

A ce propos, la revue *Nouvelles de Chrétienté* ou *Civitec*, du 21 juin 1957, a reproduit la conférence qui fut faite au Séminaire de la Propagande, après la cérémonie du sacre, par M. Paul Hazoumé, conseiller de l'Union française, et dans la-

quelle était résumée magistralement l'histoire de l'évangélisation du Dahomey.

Le premier missionnaire en ce pays fut le R. P. Borghero, des Missions africaines de Lyon, qui y aborda en 1861. Il trouva sans doute là d'énormes difficultés, mais la population avait « le sens du sacré » et c'était, dans les desseins de la Providence une disposition précieuse pour l'implantation du christianisme. Mgr Parisot a pu dire « qu'à ses yeux le Dahomey a la vocation catholique, comme la France elle-même qui lui a apporté la foi. » Mgr Gantin lui-même avait parfaitement saisi ce trait de caractère de sa race : il préparait une thèse de doctorat en droit canonique sur la doctrine des *Sacramentaux*, dans le but de montrer comment le « sens du sacré » qui a été, en quelque sorte, codifié par l'Eglise dans la doctrine et la pratique des sacramentaux, a, d'une certaine manière, son pendant au sein du paganisme fétichiste du Dahomey — et sans doute de bien d'autres pays — par l'attention à situer du mystère et du divin en toutes choses et à tous les âges de la vie humaine. Sa promotion à l'épiscopat ne lui aura pas permis d'aller au-delà de la première partie de sa thèse. Ce que nous en avons vu nous-mêmes — nous sommes heureux de le dire ici — promettait un très beau travail. Mais le nouvel évêque a maintenant une tâche si urgente et si vaste que le temps n'est plus pour lui où il pouvait se confiner dans la théorie.

Dans son discours, que nous analysons, M. Paul Hazoumé citait le jugement remarquable d'un lieutenant de vaisseau français, M. Wallon, qui, dans une note sur le Dahomey, en date de 1858, donc trois ans avant l'arrivée des premiers missionnaires, ne craignait pas d'écrire :

« Nous croyons le Dahomey tout à fait ouvert à la foi catholique ; la cause principale de cette opinion est que le peuple, les femmes surtout, obéit à un sentiment de réserve et de dignité assez peu commun chez les nations noires du littoral... »

Ce sentiment-là, selon nous, devait s'apparenter de près à ce que nous avons appelé « le sens du sacré ».

Mais où en est l'Eglise catholique au Dahomey, au bout de 96 ans ? M. Hazoumé donne les chiffres suivants, qui sont ceux de 1955 et doivent par suite être majorés assez largement. Sur une population totale de 2 millions d'habitants, le Dahomey comptait alors 184.223 catholiques et 29.142 catéchumènes, en tout : 213.365. Par ailleurs, il restait 1.500.000 païens, et on comptait environ 200.000 musulmans et 30.000 protestants. A lui seul, l'archidiocèse de Cotonou comptait plus de 150.000 catholiques, baptisés et catéchumènes compris et il était desservi par 48 prêtres européens et 21 autochtones.

Le Dahomey est divisé en deux diocèses : celui de Cotonou qui possède un archevêque et celui de Porto-Novo, actuellement sans titulaire. Il existe, en outre, une préfecture apostolique qui groupe, sous sa juridiction toutes les missions de l'intérieur du pays.

Les espoirs d'évangélisation pour l'avenir reposent évidemment, là comme ailleurs, dans l'accroissement rapide du clergé indigène. L'élévation à l'épiscopat d'un prêtre de ce clergé, en la personne de Mgr Gantin est éminemment propre à susciter des vocations. Au cours de son exposé, M. Paul Hazoumé a donné sur la personne du nouvel évêque les détails suivants.

Sa famille est originaire de la région d'Agonny aujourd'hui subdivision administrative de Zagnanado, rattachée au cercle d'Abomey. Elle fut anciennement la famille régnante en Abomey, et elle est aujourd'hui tout entière catholique. Cette région s'était prêtée avec empressement à l'évangélisation dès 1895, et, demeurant toujours fidèle à sa foi, elle n'a pas hésité, en son élite la plus remarquable, à fournir plusieurs de ses fils et de ses filles, comme prêtres et religieuses. Si bien que cette région peut être citée en exemple à toutes les autres au Dahomey pour sa foi. Selon le mot de M. Hazoumé :

« Elle reçoit aujourd'hui du Seigneur une insigne récompense : la promotion d'un de ses fils à l'épiscopat. Toute la chrétienté du Dahomey en est flattée, honorée et heureuse. »

Le jeune évêque, né en 1922, à Pahou, fit ses premières études au séminaire de Saint-Gall de Ouidah, en sortant des écoles primaires de Bohicon et d'Abomey. Ses études préparatoires au sacerdoce furent si brillantes, qu'il fut, au lendemain de son ordination sacerdotale, le 14 janvier 1951, nommé aussitôt professeur au séminaire qui l'avait formé. Mais trois ans plus tard, il était envoyé au séminaire de Saint-Pierre Apôtre, à Rome.

Il en sort maintenant, pour entrer dans la grande épopée missionnaire. Si nous avons souligné ici l'événement, ce n'est pas seulement par amitié personnelle pour son Exc. Mgr Gantin, qui veut bien nous garder une touchante affection, mais c'est pour rappeler la parole du bienheureux pape Innocent XI qui disait « qu'il préférerait apprendre le Sacre d'un Evêque indigène que la conversion de 50.000 païens. »

Cela dit, quelle sera surtout la mission du nouvel évêque ? L'Eglise catholique au Dahomey doit se battre sur deux fronts principaux : contre l'animisme et l'islamisme d'une part, et contre le matérialisme que les extrémistes européens versent dans les cœurs, par leur syndicat marxiste.

« Nous assistons en Afrique, en général, dit M. Hazoumé, et au Dahomey en particulier, à une inquiétante détribalisation de la société traditionnelle africaine et à l'inoculation à nos populations du nocif virus d'individualisme qui tue l'esprit de collectivité, de solidarité, qui avait été si utile à nos sociétés indigènes. »

C'est donc vers les œuvres de jeunesse qu'il faut surtout tourner les yeux. C'est par l'éducation religieuse des enfants que l'avenir sera préparé. Relevons donc avec joie dans le discours de M. Hazoumé, cette information décisive :

« Le nouvel auxiliaire de Cotonou a déclaré que les deux problèmes qui lui tenaint le plus au cœur étaient l'établissement d'un centre culturel et l'intensification des œuvres sociales et d'Action catholique. »

Nous faisons des vœux ardents pour que l'Eglise du Dahomey accomplisse rapidement les progrès que Notre-Seigneur attend d'elle [3].

[3] Signalons qu'on peut venir en aide à l'Eglise du Dahomey et à son évêque auxiliaire, par l'intermédiaire de la Procure des Missions africaines, 11, rue de Crillon, Paris ; C.c.p. 9929.04, Paris.

VIII

Statistique de l'Eglise aux U.S.A.

C'est dans la revue espagnole *Ecclesia* du 1er juin 1957 que nous relevons les données de la situation actuelle de l'Eglise catholique aux U.S.A. Un chiffre suffit à indiquer que cette situation s'avère de plus en plus prospère. En effet le nombre des catholiques s'est accru, par rapport à l'année précédente, de près d'un million, exactement : 989.834. Il atteint en ce moment le total de 34.563.851, y compris l'Alaska et les îles Hawaï. Ces derniers territoires comptent 177.500 catholiques.

Ces fidèles sont répartis en 26 archidiocèses et 110 diocèses, dirigés par 4 cardinaux, 33 archevêques et 180 évêques. Le nombre des prêtres atteint le chiffre de 49.725.

Au cours des dix dernières années, l'accroissement du nombre des catholiques s'est élevé à 9.295.678, ce qui donne par an une magnifique moyenne. Depuis un an, on a célébré 141.525 baptêmes d'adultes et 100.000 conversions, en chiffres ronds.

Où se trouvent les plus grandes masses de catholiques ? Dans les diocèses suivants, qui sont tous du reste des archevêchés : Chicago, venant en tête avec 1.942.710 catholiques ; Boston, 1.511.144 ; New-York, 1.491.019 ; Philadelphie, 1.365.633 ; Newark, 1.259.121 ; Detroit, 1.200.000 ; Los Angelès, 1.112.358. Citons encore les évêchés de Brooklyn avec un million de catholiques, de Pittsburgh, avec 786.839, de Buffalo, 741.787, de Cleveland, 701.000.

Les vocations ecclésiastiques ne sont pas, tant s'en faut, en décroissance. Le nombre des prêtres n'a jamais été aussi élevé. Il s'est accru de 1.376 en un an. Il comprend actuellement 30.481 séculiers et 19.244 religieux. On compte en tout, dans les séminaires et les noviciats, 36.468 aspirants au sacerdoce, en augmentation de 2.425 sur l'année antérieure. Ajoutons à cela, 9.300 frères et 162.657 religieuses.

L'Eglise catholique des U.S.A. attache avec raison la plus grande importance à ses écoles. Elle en possède 12.916 centres, de tous les degrés, et le nombre des maîtres, en augmentation de 4.657 sur l'an dernier, atteint 140.063, dont 9.003 prêtres, 4.458 frères, 1.137 séminaristes, 94.530 religieuses et 30.935 séculiers. Au nombre de ces écoles, nous distinguons 83 séminaires diocésains, 417 noviciats, 259 universités ou centres d'enseignement supérieur, 1.539 écoles secondaires diocésaines et paroissiales et 846 privées, 9.274 écoles primaires paroissiales et 498 privées. Le total des élèves dans les écoles primaires seules dépasse 4 millions et demi. Si l'on remarque que les écoles publiques envoient aussi des enfants aux cours d'instruction religieuse, le montant des enfants et adolescents recevant cette instruction catholique est de 7.192.147.

A tout cela il faudrait ajouter les institutions charitables, les hôpitaux et hospices de toute nature. Dans l'année 1956, ces œuvres catholiques d'assistance ont touché 11.024.776 malades ou infirmes, ce qui laisse entendre que tous n'étaient pas des catholiques, car sur 34 millions, les malades catholiques ne peuvent pas être 11 millions.

IX

« Une route vers Rome »

Sous ce titre, un pasteur anglican, M. P. J. Hepburne-Scott, nous dit, dans *The Month* de juin 1957, comment, à l'exemple de tant d'autres pasteurs, en ces derniers mois, il est venu à l'Eglise catholique. Obligé d'abréger son délicieux récit, nous lui laissons autant que possible son accent personnel, mais nos lecteurs sont avertis que le texte, collé au sien, est cependant de nous.

« Les chrétiens d'Ecosse sont divisés, en gros, en presbytériens, épiscopaliens et catholiques romains. Dans le peuple on dit les *Presbies*, les *Piskies* et les *Papes*. J'appartenais par ma famille à la première catégorie. Nous regardions la seconde comme une branche-sœur, mais naturellement inférieure puisqu'elle était anglaise. Quant aux catholiques, c'étaient, dans notre pensée ou d'obscurs étrangers ou de mystérieux fanatiques. J'ai appris à mon foyer natal et dans ma paroisse écossaise que l'amour de Dieu et de notre Sauveur, c'est-à-dire la religion est la seule chose importante de la vie. Et cette conviction ne m'a jamais quitté, jusqu'à ce qu'elle m'ait conduit à la seule véritable Eglise.

Il n'y avait rien de sombre ni de calvinistique dans notre vie religieuse. De brèves prières suivaient régulièrement le déjeuner. Les dimanches étaient jours de joie, parce que différents des autres. En dehors du service paroissial, nous avions souvent des réunions dans notre salle à manger, conduites par le ministre ou par mon père qui était un *Ancien*. Nous étions en contacts constants avec des ministres, des « évangélistes », des travailleurs sociaux et nous regardions comme nos grands héros nos missionnaires d'outre-mer. Nous avions la chance d'avoir un ministre exceptionnel, feu R. B. Scott, d'origine australienne. Ce fut lui qui me prépara à ma première communion — grande fête dans la paroisse ! Je la fis à 15 ans. Et peu après je reçus la confirmation, à l'école de Merchiston Castle, avec d'autres, mais dans l'Eglise épiscopalienne. A l'époque le fait était rare. Mais j'en étais venu à préférer les offices de l'Eglise anglaise, comme nous l'appelions.

J'avais 18 ans quand éclata la Grande Guerre en 1914, et je fus enrôlé dans les Royal Scots, naturellement en qualité de presbytérien. Au régiment, les services religieux étaient plutôt routiniers sauf en de grandes occasions : la Cène du Seigneur, avant une attaque, et le chant du psaume 124, au moment de l'armistice,

Une fois démobilisé, je fut admis, en janvier 1919 à Trinity College, de Cambridge. Parmi les mouvements qui nous sollicitaient, je choisis le Mouvement Etudiant Chrétien, qui était large, chaleureux, utopique, ami des slogans et de parlotes sociales. Pour le choix des chapelles, on était très libre. Pour la première fois, je rencontrai des Anglo-Catholiques, mais ils m'inspirèrent cette sèche pensée :

« Si j'avais besoin de cette sorte de chose, j'irais plutôt vers Rome ! »

Je fis connaissance de catholiques, j'en aimais un certain nombre, mais sans être curieux de leur pensée religieuse. Quand Moray Mac Laren vint

me dire qu'il se faisait catholique, j'eus l'impression d'être très tolérant en me bornant à penser que « cela appartenait au passé » !

Je quittai Cambridge en 1921 et décidai de devenir missionnaire de l'Eglise d'Ecosse aux Indes. Pendant mon année préparatoire, à Londres, on m'attira à une « Mission dans Liverpool ». Les missionnaires, c'étaient nous, étudiants ou gradués. On nous faisait aller dans toutes les espèces d'églises ou de chapelles de la ville, dans les cantines d'ouvriers, et les clubs. Et c'était juste au lendemain de la terrible grève du Charbon de 1921. Nous soulevâmes de l'étonnement, des rires, de l'indignation. Et cela me fit toucher du doigt l'état chaotique de nos connaissances religieuses, et d'autre part me mit en contact pour la première fois avec l'Eglise catholique organisée. Quelle surprise de voir un jour une rue entière ornée de banderolles portant ces mots : « Longue vie à Mgr Blank et à ses vicaires ! » Et comme je fus remué, quand, un soir, alors que je prêchais avec un camarade, un simple docker me dit paisiblement : « Vous êtes bien braves, les gars. Ce que vous dites est excellent. Mais comment savez-vous que c'est vrai ? Il n'y a que l'Eglise catholique qui en soit sûre ! » Nous barvardâmes. Il me dit que je me ferais catholique un jour et j'en ris. Mais le lendemain, seul, j'essayais d'entrer dans une chapelle catholique. Ce fut pour moi une déception de la trouver fermée.

Je traversai une période dans laquelle je sentais que ma religion était de seconde main, que je ne l'avais pas faite réellement mienne. Je ne perdais pas la foi, mais sentais qu'il fallait la reconquérir pour mon compte personnel. On m'avait chargé de la Bibliothèque et j'avais du temps pour lire. Je découvris Chesterton et les romans de Hugh Benson. Ma curiosité pour l'Eglise catholique s'éveillait enfin. Je pris l'habitude de fréquenter la cathédrale de Westminster, écoutant les chants, cherchant à comprendre le sens de ce que je voyais mais n'osant questionner. J'achetai cependant des tracts et même un crucifix. Mais je connaissais peu de catholiques et j'avais peur des prêtres. Je me liai étroitement à un missionnaire anglo-catholique, de la Société de Mirfield, dans le sud-africain. Il répondait à toutes mes questions sur l'Eglise catholique, mais en me laissant toujours entendre que l'Eglise catholique d'Angleterre était de même sorte que l'Eglise catholique romaine. J'en vins à penser que je devrais être catholique, mais sans réaliser la gravité du problème de l'unité catholique.

Au printemps de 1922, je fus désigné pour les missions de l'Eglise d'Ecosse. Mais, revenu à Londres, je fus en pleine crise. Je fis en effet ma première confession au Père de Mirfield et j'étais résolu à devenir catholique, dans l'Eglise anglicane ou dans la Romaine, je ne savais pas encore, mais sachant bien que je quittais l'Eglise d'Ecosse. Immédiatement, mon père prit le train et vint me trouver. Il me déclara que devenir catholique anglican serait stupide, illogique, déloyal et autres choses du même genre, mais que devenir catholique romain, cela tuerait ma mère. Il le croyait et je le crus avec lui. Je consultai l'évêque Gore, qui me mit en garde contre l'Eglise de Rome et me conseilla de m'affilier à la Mission de Cambridge à Delhi, dont l'esprit était libéral. A regret, je suivis son conseil, et cela apaisa mes parents. Je continuai à visiter la cathédrale de Westminster, mais aussi les églises anglo-catholiques, en me confessant tous les mois, et j'en vins à me figurer qu'en somme j'étais bel et bien catholique. *Il me fallut* 33 *ans pour me détromper !*

Pendant sept ans je fus missionnaire laïc à Delhi. Je ne pensait plus à devenir catholique romain, tout en allant parfois aux offices dans les églises romaines. Je me mariai et, ma femme et moi, résolûmes de passer notre vie dans l'Inde.

Mais au bout de 5 ans, il me sembla que j'avais la vocation de devenir prêtre, — au sens anglican, naturellement. Nul ne contrôla ma vocation, ni ne la mit en doute. En octobre 1929, j'entrais au collège théologique de Cuddeston. Je n'eus aucune difficulté à subir les examens, malgré ma nullité théologique antérieure. Des condisciples que j'ai connus alors, en deux ans, certains sont devenus évêques anglicans, d'autres, grâce à Dieu, prêtres catholiques. J'étais heureux en cette école, mais ce bonheur fut attristé par la mort de ma mère. Je trouvais cependant le climat de l'école trop « anglais », c'est-à-dire pas assez chaud en dévotion ni défini en doctrine. Sur ce dernier point, on ne dépassait pas le Concile de Chalcédoine. On expliquait l'histoire de la Réforme d'après C. P. S. Clarke, et les 39 articles d'après Bicknell. Cela ne me satisfaisait pas entièrement. Je croyais beaucoup à la Bible. Mais je découvris à la bibliothèque qu'il existait tout un corps de théologie catholique dont on ne nous parlait jamais. Quelques condisciples me firent connaître le Missel et le Bréviaire romains. Je commençai aussi à pratiquer le « rosaire » et en quittant Cuddeston, en septembre 1930, je me considérais moi-même comme un « extrémiste ». Je fus ordonné diacre par l'évêque d'Edimbourg, mais au nom de l'évêque de Lahore. Peu après, la lecture d'un livre fait par un évêque américain devenu catholique, provoqua mon premier accès de « fièvre romaine », comme on dit dans les rangs anglicans. Mon confesseur, le chanoine Lauric de St-Paul, me démontra que c'était une « tentation » et la fièvre tomba. Je fus amené par des amis au « papalisme anglican », théorie suivant laquelle — en gros — Rome est bien la véritable Eglise, tandis que l'Eglise d'Angleterre en est une branche authentique. Et je suis resté vingt ans encore dans cette conviction.

Je fus ordonné prêtre au jour de la Trinité 1931 et trois mois plus tard, avec ma femme et nos deux petites filles, je retournai à Delhi. On me nomma à Karnal, à environ 70 milles au nord de Delhi, avec la mission d'éduquer les catéchistes. L'été suivant, il se révéla que ma femme et les enfants devaient rentrer en Angleterre, en raison du climat qu'ils ne pouvaient supporter. Moi-même, je devrais les rejoindre plus tard. Mais je tombai malade et fis connaissance à l'hôpital de Calcutta, d'un charmant jésuite belge, qui m'apprit bien des choses sur l'Eglise. Ce fut alors que je lus les trois volumes de la Théologie dogmatique de Tanquerey. Et pourtant, je me sentais paisiblement anglican, disant mon Bréviaire régulièrement, célébrant les sacrements le plus possible à la ma-

nière romaine, introduisant le Canon en latin, dans le service de la Communion, et vivant en tout comme un prêtre catholique. J'étais de plus en plus convaincu que l'Eglise romaine avait raison, mais que cela n'empêchait ni l'Eglise orthodoxe, ni l'Eglise anglicane, d'en faire partie, qu'elle le voulût ou non.

En avril 1934, je pus rentrer en Angleterre. J'entrai alors en relation avec l'abbaye bénédictine (anglicane) de Nashdom. Et cette abbaye devint pour un long temps ma patrie spirituelle. Une si belle vie religieuse me paraissait démontrer que l'on était bien rattaché à la « Vigne ». Je devins l'ami de dom Gregory Dix, et tous ceux qui ont connu ses talents et son charme savent comment il avait l'art de retenir dans l'anglicanisme, tout en annonçant comme toute proche l'entrée dans la véritable Eglise. C'était toujours pour l'année suivante, tout au plus. Mais jamais rien ne venait.

Durant trois ans, je fus vicaire à Acton et je ne manquais pas une réunion des sociétés tendant à l'union des Eglises. Mon curé n'était pas trop content, mais me laissait faire. J'eus ensuite une paroisse, St-Paul de Wokingham au Berkshire, et j'y introduisit « l'Octave pour l'Unité de l'Eglise » et en général tout ce qui rapprochait de Rome. Mes paroissiens n'étaient que peu enclins à ce genre de choses, mais comme il arrive en Angleterre, en pareil cas, j'avais aussi des partisans résolus.

Survint la guerre, en 1939. Ma paroisse reçut beaucoup de réfugiés de Londres. Je fus très occupé, mais la « question romaine » me troublait de plus en plus. Mes amis papalistes étaient maintenant d'avis qu'on était en face d'un devoir urgent. Mais pouvais-je renoncer à croire à la validité de mes ordinations ? C'est vers ce temps que Grégoire Dix publia ses *Lettres à un laïque* dont il m'avait montré un bon nombre en manuscrit, et que parut le livre : *Les Ordinations anglicanes* de C. H. Hrauda. Je fus très impressionné et résolus de tenir mordicus à la validité de mes ordinations. Et pourtant je ne pouvais croire que l'Eglise d'Angleterre fût vraiment partie de l'Eglise catholique. Ne doutant pas de mon ordination, je doutais donc de ma juridiction.

Vers la fin de la guerre, l'état de santé de ma femme m'obligea à renoncer à ma cure et je devins chapelain de la communauté de bénédictines (anglicanes de Malling). J'espérais y trouver la paix, ce qui fut vrai quelque temps. Cette communauté était strictement contemplative, avec la clôture. On y suivait le missel romain et le bréviaire monastique au complet. On y chantait — fort bien — en latin. L'exposition du Saint-Sacrement et la Bénédiction s'y faisaient régulièrement. Liturgiquement j'étais comblé. Mais mes relations avec l'évêque du lieu étaient moins bonnes. Il me refusa la permission écrite d'officier, se bornant à une permission verbale et exprimant son mécontentement de nos méthodes !

Je devins alors secrétaire du « Comité pour promouvoir l'Unité catholique » et j'écrivis dans *The Pilot*. Au début de 1948, dom Bède Winslow m'invita à faire une conférence sur « le Papalisme anglican » devant un groupe de catholiques et autres, à Londres. Je n'avais pas rédigé la moitié de mon « papier » que je cessais de croire à ce que j'écrivais. Et je comprenais enfin pourquoi Rome condamnait la théorie selon laquelle l'Eglise peut être à la fois divisée et une ! J'écrivis à ce sujet à mes amis de Nashdom et d'ailleurs. Ils me répondirent par les arguments habituels, et je finis par achever ma conférence que je lus telle quelle, en me persuadant qu'en tout état de cause, j'étais prêtre authentique et que nul ne pouvait m'enlever cela.

C'est dans cet esprit que je quittai l'abbaye de Malling vers la fin de 1948, et devins recteur de l'église anglo-catholique bien connue de St-Pierre de Lowestoft, à Kirkley. J'y fus très occupé, très heureux aussi, mais toujours poursuivi par la question romaine. A partir de 1950, je n'essayai même plus de croire que l'Eglise d'Angleterre, comme corps faisait partie de l'Eglise catholique. Mais je croyais toujours à mes Ordinations. Seulement, je me disais souvent que j'étais doublement déloyal : envers le pape d'une part, envers l'Eglise anglicane d'autre part. Je croyais que le pape est bien le Vicaire du Christ, je suivais ses enseignements et priais pour lui. Et cependant je travaillais dans une Eglise qui, dans la ville, où j'étais, passait pour la rivale de la sienne ! Et d'autre part, j'étais contraint à toutes sortes d'interprétations personnelles du Prayer Book et des 39 articles, sans pouvoir prétendre que c'étaient bien les doctrines de l'Eglise anglicane ! Et pourtant, je ne devais laisser voir à personne mes perplexités, pour ne pas nuire à mon action.

Les tiraillements à propos de l'Eglise de l'Inde du Sud, qui affectaient tant d'autres ministres, dans mon cas, n'agirent que peu sur moi. Sans doute, je voulus faire partie de la « Fédération des prêtres catholiques » et je votai à plusieurs reprises que nous n'aurions jamais de relations avec cette Eglise de l'Inde. Mais j'en venais maintenant à être sûr que notre Eglise d'Angleterre était tombée dans le schisme dès 1559 et je ne croyais pas que l'intercommunion avec l'Eglise de l'Inde pût y rien changer.

Mais les choses prirent une allure accélérée, au printemps de 1955, lors des préparatifs de la « Convocation anglicane » et de la publication de l'avertissement lancé par le groupe « *Annonciation* ». Des échanges de lettres, des articles de revues se multiplièrent. Je fus frappé par un article du *Tablet*, écrit par le prieur d'Ampleforth, si charitable et si constructif, que je voulus lui écrire. Tout de suite se posa la question de la validité des Ordres anglicans. Et, sans nulle discussion nouvelle, il me dit simplement : « Pour moi, personnellement, je les crois invalides, sur la seule autorité de l'Eglise catholique, qui en a décidé ainsi. »

Je me sentis frappé au cœur. Depuis des années, je lisais, discutais, raisonnais sur ce point, pour en venir toujours à cette conclusion : « A *mon* sens, il y a de bons arguments en faveur de la validité, et les Ordres anglicans *peuvent* donc être valides. » Mais, pendant le même temps, l'Eglise à laquelle je croyais avait, depuis 1896, déclaré, sans ambages, que ces Ordres étaient sans valeur. En somme, c'était *mon* jugement que j'opposais à celui de l'Eglise ! Et cela, c'est le fait de l'hérétique.

Il fut dès lors clair que je ne pouvais plus attendre. Ma femme fut de cet avis. Il n'y avait pas à s'occuper ni de la Convocation ni de ce que feraient les autres « papalistes », au cas où les relations avec l'Eglise du sud de l'Inde seraient maintenues. Nous commençâmes donc nos préparatifs. A la fin de juillet 1955, je démissionnai de ma paroisse et de mes Ordres, et par l'extrême bonté de son Eminence le cardinal Griffin, nous fûmes reçus tous les deux dans la communion de l'Eglise du Christ. »

N'ajoutons rien à ce récit au cours duquel, nous avons pu reconnaître toutes les difficultés à vaincre pour l'âme la plus droite, dans son retour à la véritable Eglise.

X

Byzance chrétienne

La revue *Ecclesia,* fondée et dirigée par Daniel-Rops, vient de publier son centième numéro. Il va sans dire que la rédaction en a été particulièrement soignée. En douze articles, on a réussi cette gageure, d'en faire une véritable Histoire de l'Eglise, des origines à nos jours. Parmi les auteurs qui ont collaboré à ce travail, on compte quatre membres de l'Académie française, dont le cardinal Grente, qui a traité de l'*Age apostolique*, Daniel-Rops, du *Sang des Martyrs et de l'Encre des Pères,* le duc de Lévis-Mirepoix, de *l'Ere des cathédrales et des croisades*. D'autres articles sont dus à des historiens de renom tels que M. Pognon, M. Guillemain, Charles Ledré, Jacques Chastenet, de l'Académie française, Adrien Dansette.

Nous nous arrêterons ici quelques instants à lire l'article subtil et nuancé qui est signé de Madeleine Ochsé et qui a pour titre : « *Byzance chrétienne* ».

Nous n'avons pas toujours une idée bien nette de ce qu'était, pour un chrétien de Byzance, le Basileus auquel il était soumis. On peut dire que le Basileus était à la fois tout et rien. Il était tout en ce sens qu'il représentait Dieu même et participait à ce titre à l'infaillibilité même de Dieu. Il n'était rien, car le vrai souverain, c'était Dieu seul. Au jour de son sacre, le patriarche de Constantinople, après avoir posé sur son front le diadème royal, ne manque pas de lui tendre un sachet, l'*akakia,* gonflé de la cendre des morts. Et le destin des empereurs byzantins portera la plupart du temps la marque de cette contradiction.

« Son pouvoir, en apparence, est absolu. Mais élu par la foule et l'armée, les intrigues de Palais ou l'ambition d'une femme, il sera assassiné demain, traîné les yeux crevés, sur la place publique, perdant le sang par les moignons de ses mains coupées, implorant la Vierge de Dieu, dans son dernir soupir, sans que nul ne s'en soucie. »

L'histoire de Byzance est dans ces contrastes violents. Sans doute, c'est à tort que le mot de byzantin n'évoque pour la plupart d'entre nous que « les discussions vaines sur le sexe des anges, les cheveux coupés en six, la fourberie, l'inattention au temporel. »

Et pourtant, il y a eu de grandes époques, dans l'histoire millénaire de Byzance. Cette capitale fut le centre de la civilisation chrétienne. L'apogée eut lieu avec Justinien et Théodora. Ils ont perfectionné le code, chef-d'œuvre de la tradition héritée de Rome, en s'efforçant de donner à la justice des bases évangéliques. Il y avait à Constantinople des asiles et des hôpitaux pour les pauvres et les malades. La basilique de Sainte-Sophie portera la civilisation byzantine à l'extrême pointe de la magnificence et du raffinement.

« Un art vraiment nouveau est né au VI^e^ siècle, libéré des influences antérieures qu'il utilise sans y être asservi — un art sacré, où la richesse est un hymne perpétuel à la gloire de Dieu. »

Ce qui perdit Byzance ce fut la confusion du temporel et du spirituel. Byzance s'enferma dans ses erreurs, dans son orgueil, dans ses contradictions. De la confusion qu'on vient de dire, il résulta que ni le spirituel ni le temporel ne furent parfaitement servis. Et cependant, Madeleine Ochsé a raison de dire qu' « envers l'Empire chrétien d'Orient, notre dette est inépuisable. »

C'est pourquoi nous ne cessons de déplorer le schisme qui nous sépare de l'Eglise byzantine, et devons toujours prier pour qu'il prenne fin et pour que les deux moitiés de la véritable Eglise enfin se rejoignent dans l'unité retrouvée [4].

XI

Un internonce apostolique en Ethiopie

La rédaction de cette causerie était bien avancée quand nous est arrivé le numéro du 28 juin des *Nouvelles de Chrétienté* ou *Civitec,* dans lequel il est question d'après l'*Osservatore romano* de l'arrivée en Ethiopie du premier internonce apostolique, Mgr Joseph Mac Geough.

C'est un événement de toute première importance en effet. L'article de l'*Osservatore romano* signé de M. Abiy-Addi, rappelle rapidement l'histoire des relations entre l'Ethiopie et Rome. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la question de la primauté romaine n'a pas été à l'origine de la séparation de fait de l'Eglise d'Ethiopie. Les autres sièges patriarcaux d'Orient ont nourri une sorte de rivalité envers Rome. L'Eglise d'Ethiopie n'a pas eu à prendre parti dans de telles querelles. Elle n'a été séparée de Rome que par des raisons d'éloignement géographique, par des obstacles de communications entre Rome et l'Ethiopie créés par Alexandrie ou par les musulmans. Cela ressort des déclarations faites notamment par les délégués éthiopiens en 1441, lors du Concile de Florence, sous Eugène IV, — en 1534 aussi, par le délégué de l'empereur Dawit II au pape Clément VII.

Les Ethiopiens n'ont jamais cessé de nourrir une grande vénération pour les successeurs de Pierre et pour le Saint-Siège.

Au cours des siècles, de son côté, Rome n'a jamais cessé de s'intéresser à l'Ethiopie. L'article de l'*Osservatore* cite à ce sujet les lettres d'Alexandre III, en 1177 ; Innocent IV, en 1277 ; d'Urbain V, en 1276 ; Nicolas III, 1277 ; Nicolas IV, 1289 ; Benoît XI, 1303 ; Jean XXII, 1329 ; Léon X, 1514 et 1521 ; Clément VII, 1523, 1525,

[4] Ce numéro contenant une petite *Histoire de l'Eglise* est vendu 100 fr. l'unité, mais 700 fr. par dix exemplaires.

1534 ; Paul III, 1540 et 1545. Ajoutons à cela des missions particulières envoyées de Rome en Ethiopie pour négocier avec les princes et pour établir des relations d'amitié.

D'autre part enfin, des missionnaires furent à maintes reprises envoyés en Ethiopie, pour y faire connaître l'Eglise catholique et rallier des croyants à cette Eglise. Les franciscains, dès 1258, les dominicains, en 1316, plus tard, les jésuites et les capucins. Enfin, au XIXe siècle, l'Ethiopie devint le terrain de mission des lazaristes et aussi des capucins, aidés de divers membres d'autres instituts religieux masculins ou féminins.

Dès le XVe siècle fut fondé à Rome « l'hospice Saint-Etienne des Mores » pour les Ethiopiens et il est devenu le collège éthiopien, situé au milieu même des jardins du Vatican.

Tous ces traits sont connus de l'Eglise d'Ethiopie qui n'a jamais ignoré, en théorie aussi bien qu'en pratique, la primauté romaine. Que faut-il espérer en conséquence de l'arrivée à Addis-Abeba d'un représentant direct du pape ?

« Aujourd'hui comme hier, déclare l'article de l'*Osservatore*, Rome et la religion catholique exercent sur l'esprit des Ethiopiens une fascination et une attraction singulières ; si bien qu'aujourd'hui, en se rapprochant de Rome et en la connaissant mieux, ils comprennent tout de suite la sublime grandeur du Siège de Pierre et en restent toujours enthousiasmés et conquis, au point — comme nous avons pu le constater au contact d'étudiants et de diplomates éthiopiens séjournant à Rome — qu'ils se prodiguent en expressions de grande admiration, écho de la belle confession d'un autre Ethiopien du XVe siècle, le célèbre moine Abba Tesfa-Tzion, hôte de « Saint-Etienne des Abyssins » : « J'ai été en pèlerinage d'un lieu à un autre, d'une province à l'autre, de la terre des infidèles à la terre des fidèles, mais je n'ai trouvé nulle part la tranquillité de l'âme et du corps ; je ne l'ai trouvée qu'à Rome, par la présence de la foi et par la piété, la prudence et la charité du successeur de Pierre. »

Quelle joie ce serait pour toute l'Eglise si par les soins du nouvel internonce papal, Mgr Joseph Mac Geough, les relations entre l'Eglise d'Ethiopie et celle de Rome pouvaient se normaliser définitivement, par une réunion solennelle des Eglises ! Ce serait bien là, sans doute, une grâce à laquelle la dévotion si tendre des Ethiopiens pour la Vierge ne serait pas étrangère. N'oublions pas que, tout récemment, quand Notre-Dame de Fatima parvint à Addis-Abeba, l'empereur Haïlé-Sélassié voulut recevoir le comité de Notre-Dame de Fatima, pour le remercier d'être venu dans ses Etats, et qu'il offrit alors un cœur en or, pour être suspendu au cou de la Madone. « Les Ethiopiens, dit-il, ont pour la Vierge une dévotion antique et qui ne variera jamais ! »

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

James BRODRICK, S. J. — **Saint Pierre Canisius.** Traduit et adapté par J. Boulangé, S. J. et A. Noché, S. J. Préface de Joseph Lecler, S. J. — 2 vol. in-8 de 512 et 526 p., 3.000 fr. les deux. — Paris, Spes, 1957.

Voici une biographie, qui peut paraître définitive, d'un saint relativement peu connu en France. Elle ne pouvait être écrite que depuis la belle édition des Lettres de Canisius donnée par le P. Braunsberger (*Beati Petri Canisii Epistulæ et Acta*, 8 vol. in-8. Freibourg, Herder, 1896-1923). C'est un jésuite anglais, le P. Brodrick, déjà spécialisé dans l'étude de la Compagnie et de plusieurs de ses saints (Bellarmin, François-Xavier, Ignace de Loyola), qui a réalisé ce travail magistral. Nous avons ici la traduction du texte anglais paru en 1935, avec quelques adaptations ; on y a ajouté seulement la liste des écrits de Canisius et une brève chronologie. L'ampleur de cette biographie trouve sa justification dans l'importance du rôle joué par le personnage que l'on a qualifié de « second apôtre de l'Allemagne », en le comparant à saint Boniface. Celui-ci a converti l'Allemagne au catholicisme : Canisius l'a ramenée à l'Eglise en stoppant définitivement la conquête protestante. Né à Nimègue en 1521, il avait fait à Cologne des études de droit civil et canonique et de théologie. Il y rencontra, en 1543, un des premiers compagnons de saint Ignace, le savoisien Pierre Favre, qui lui fit faire les Exercices spirituels, l'accueillit dans le nouvel Ordre, et fut son maître des novices à Cologne, premier noviciat des Jésuites allemands.

L'apostolat de Canisius s'étend sur plus d'un demi-siècle (1543-1597) et a embrassé les tâches les plus variées ; avant tout — semble-t-il — l'enseignement, pour sauvegarder les âmes, ou les ramener de la contagion protestante. La fondation ou reprise de plusieurs universités et d'une douzaine de collèges paraît l'œuvre capitale de sa vie. Il suggérait, dès 1574, d'y ajouter la création de maisons d'écrivains, comme répondant aux besoins des esprits, surtout en Allemagne : vœu qui ne sera réalisé que plus tard.

Nommé par S. Ignace provincial de Germanie supérieure (1556-1569), il procura à la Compagnie des accroissements rapides et considérables.

Déjà, en 1547, il avait paru au Concile de Trente comme théologien du cardinal Truchsess ; avec ses confrères de la Compagnie, il travailla à préparer les canons de la théologie sacramentaire.

Il eut à remplir des missions officielles, à travers l'Allemagne et jusqu'en Pologne, sur la demande des autorités laïques ou ecclésiastiques, des papes, des supérieurs de son Ordre. On voulut sa présence aux Diètes, aux colloques religieux ; à Vienne où il dut accepter pendant quelque temps l'administration du diocèse. Partout où il allait ou séjournait, il prêchait, en latin ou en allemand, devant les auditoires les plus divers, provoquant des conversions nombreuses qui entraînaient un ministère personnel très chargé. Conseiller des princes, de plusieurs grands évêques, il exerça une influence modératrice qui profita beaucoup à la cause catholique.

A travers tant de labeurs et de voyages il trouva encore le temps de publier une quinzaine d'ouvrages dont le plus connu est son « Grand Catéchisme » (*Summa doctrinæ christianæ*) 1554, réédité maintes fois en plusieurs langues, que suivit une édition abrégée, également très répandue (1561).

En 1580 Canisius fut appelé à Fribourg en Suisse par le P. Hoffœus. La prédication et ses catéchismes firent impression sur la population croyante et préparèrent la fondation d'un Collège. C'est là que le saint mourut le 21 décembre 1597.

Le P. Brodrick le présente avec une impartialité exemplaire, dans ses actes et ses paroles. — Les citations du saint sont très nombreuses : elles révèlent un homme d'une activité prodigieuse, s'adaptant à toutes les tâches, avec le sens de la mesure et le calme qui est, chez les saints, le fruit de la vie intérieure. Il évolue dans un milieu extrêmement difficile qu'il connaît à fond, avec ses moyens qui ne sont pas ceux d'un génie, « ni d'un théologien éminent, ni même — au moins apparemment — d'un grand mystique » (Préface). Il a ses côtés faibles et ses échecs. Le biographe ne les cache pas, pas plus que les misères de l'Eglise d'Allemagne en ce temps, ni les difficultés intérieures de la Compagnie de Jésus et les défauts de certains de ses sujets, même haut placés.

Le récit est agrémenté par l'humour anglais ; il abonde en tant de détails que l'auteur s'en excuse parfois ; mais l'intérêt se soutient toujours. On apprendra dans ce livre beaucoup de choses sur les affaires religieuses et politiques de l'Allemagne en ce siècle si troublé ; on y trouvera surtout l'âme d'un apôtre ardent, qui a été canonisé et proclamé Docteur de l'Eglise le 21 juin 1925.

Chaque volume est suivi de trois cartes. L'une donne l'état de la Contre-Réforme et les établissements des Jésuites en Allemagne. La seconde, les lieux et chiffres d'éditions des Catéchismes de Canisius, du vivant de l'auteur. La troisième, un graphique de ses voyages.

La consultation d'un ouvrage aussi bourré de faits aurait été rendue plus facile par une table des matières moins sommaire que des simples titres de chapitres. Tel qu'il est, c'est un monument de grande histoire, digne du sujet qu'il présente.

T. R. P. DIDIER DE CRE, capucin. — **Notre Dame de la Trinité. Méditations théologiques. — I. Le grand vocable.** — 352 p. (14,5 × 21) ; prix non indiqué. — Blois, Librairie mariale et franciscaine, 1957.

La pratique des *Trois Ave Maria* se répand de plus en plus. Le centre en est à Blois. Son but est d'honorer Marie dans ses rapports avec la Sainte Trinité. La doctrine de cette dévotion est répandue dans une revue mensuelle, *Notre Dame de la Trinité*. Une belle église a été construite à Blois sous le même titre, et Pie XII l'a élevée au rang de Basilique par un décret du 24 juin 1956, sanctionnant ainsi le vocable de la revue, de l'église et du présent volume.

Dans ce dernier, le P. Didier a réuni et revisé une série d'articles parus dans la revue ; il analyse avec beaucoup de détail, de pénétration, de sûreté doctrinale, ce que furent ici-bas et ce que sont maintenant les relations de la Vierge-Mère avec chacune des Personnes divines. Deux autres volumes sont annoncés dont les titres seront : « Les Trois Ave Maria » et « Les Trois Prérogatives ».

Marie, fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit : c'est dans cette formule acceptée par l'enseignement ordinaire de l'Eglise, expliquée par la théologie, familière aux fidèles, qu'on peut résumer la doctrine proposée par le P. D. Il l'examine et la justifie à un triple point de vue : 1° Par les relations que Marie possède à l'égard de chacune des Personnes divines : il écarte à cette occasion les interprétations inexactes et précise la nature de chacune de ces relations (p. 23-149). — 2° Passant ensuite au rôle de Marie à l'égard de l'inhabitation de la Sainte Trinité dans les âmes justes, il montre chez elle l'exemplaire, la source et la grandeur de cette vie divine à laquelle nous sommes associés (p. 151-245). — 3° Il nous montre enfin Marie : *a*) participant aux prérogatives divines dans le gouvernement du monde surnaturel et devenant « l'instrument des miséricordes » divines ; *b*) parce qu'elle est, selon l'expression de saint Grignion de Montfort « tout relative à Dieu » et *c*) exprimant dans son Magnificat sa reconnaissance à Dieu et celle du monde racheté par son Fils.

Ces chapitres sont donnés par l'auteur comme des « méditations théologiques ». On se gardera de croire qu'ils se présentent comme un recueil de sujets d'oraison. Ce sont en réalité des études assez longues, souvent fort techniques, de théologie mariale, qui avancent lentement, reprenant souvent les mêmes points de vue en gardant les mêmes expressions et les mêmes références. On les utilisera plutôt selon leur but primitif qui était de donner aux lecteurs de la revue où ils paraissaient une formation à la dévotion envers N.-D. de la Trinité au moyen d'une série de *lectures spirituelles* qui, paraissant à intervalles d'un mois au moins, ne souffraient pas de ces répétitions, mais avaient au contraire une valeur éducative. Leur publication en volume aurait gagné à un resserrement plus rigoureux de la pensée ; et nous souhaitons que les deux volumes annoncés correspondent à cette suggestion.

Chan. Georges LEMAITRE, de la Sté du Cœur de Jésus. — **Notre Dame de Charité.** — 72 p. 12 × 18,5), 120 fr. franco ; 100 fr. pour 10 exemplaires. — En vente chez l'auteur ; C.c.p. Syndicat de Prêtres séculiers, 202, av. du Maine, Paris-XIV^e ; 1957.

Aux Religieuses fondées par lui, saint Jean Eudes a donné le nom de « Notre Dame de Charité ». C'est ce titre que magnifie cet opuscule, en suivant Marie depuis son Immaculée Conception jusqu'à son Assomption. Une méditation est donnée sur chacun de ces deux dogmes ; entre elles, onze autres sont intercalées, dont les éléments sont empruntés exclusivement sur ce que les Evangiles et les Actes nous ont dit de Marie.

Il semble que ces méditations aient été primitivement destinées à une retraite de trois ou quatre jours. Sauf dans un dernier chapitre (le quatorzième), l'auteur s'abstient de proposer des résolutions pratiques précises, laissant ce soin à son lecteur.

L'interprétation des faits évangéliques n'a pas recours à l'imagination, mais reste collée à une exégèse avertie. Est-on bien sûr pourtant qu'au Cénacle le Saint-Esprit « se communiqua à Marie *d'abord, puis par elle* aux autres » et qu'ainsi « elle reçoit le divin Paraclet *avant* les autres » ? Le texte sacré ne dit, et même n'insinue rien de tel.

Qu'on ne s'arrête pas à ce point de détail : l'ouvrage est excellent : il sera très goûté des âmes sacerdotales et religieuses.

Pierre NORD. — **Le Père de Foucauld, français d'Afrique.** — 222 p. (14 × 19,5) ; 500 fr. — Paris, Fayard, 1957.

Une phrase résume l'idée maîtresse que l'auteur de cette biographie s'est faite de son héros : « Le P. de Foucauld va mourir (1916), après quinze ans d'une activité effrénée, où dans chaque geste, il apparaît impossible de distinguer ce qui est fait pour Dieu, ce qui est fait pour la France, et ce qui est fait pour ses meurtriers » (p. 210).

« Ce qui est fait pour Dieu » est indiqué dans l'ouvrage, mais sans qu'on puisse inviter le théologien à y chercher tous les éléments de la vie spirituelle du Père. Il montre mieux à quel point celui-ci était resté un soldat, sachant, pour la France, remplir le rôle d'un « officier des affaires indigènes », avertissant et

même conseillant les chefs militaires, tout en donnant le meilleur de son activité et tout son cœur aux populations rudes parmi lesquelles son influence religieuse et civilisatrice réussissait merveilleusement.

On placera donc ce livre entre les mains des jeunes gens (c'est à eux que pensait l'auteur en l'écrivant). Même chez des hommes réfléchis, il doit être bien accueilli, car il donne une leçon de tenace courage, physique et moral. Il montre aussi, par un exemple vécu, comment un catholique, qui sera peut-être bientôt compté parmi les saints canonisés, jugeait sur place, après une longue expérience, la situation dans cette Algérie française à propos de laquelle tant d'opinions sont émises aujourd'hui bruyamment, avec plus de légèreté que de vraie compétence.

P. GHEDDO. — **Le réveil des peuples de couleur.** — Traduit de l'italien par J.-A. Beckaert, A. A. — 255 p. (14 × 19). Prix non indiqué. — Paris, Edit. du Centurion, 1957.

« Le XIXe siècle a vu un grand scandale : le monde du travail s'est éloigné de l'Eglise, et l'on a bien du mal, et l'on met bien du temps à le reconquérir aujourd'hui. Le XXe siècle ne doit pas voir un scandale encore plus grave : le monde de couleur s'éloignant, peut-être pour toujours, de la vraie foi. »

C'est sur ces paroles que se termine l'ouvrage. Elles en disent l'importance et l'actualité. Un peu plus haut, nous sommes invités à méditer sur le tableau suivant, que nous résumons :

Le monde actuel est divisé en trois blocs : — 1° le bloc des nations communistes, un milliard d'hommes, tendus vers la conquête de la planète par l'idéologie et par les armes ; 2° le bloc des nations occidentales, y compris les deux Amériques et l'Australie, en tout 650 millions, qui restent sur la défensive ; 3° le bloc des peuples de couleur, avec un milliard d'hommes environ, en attitude de révolte contre tout et contre tous, exaspérés par la misère, fanatisés par les nationalismes politiques et religieux. Quelle direction va prendre ce milliard d'hommes ? Tout l'avenir de l'humanité en dépend ; car, tôt ou tard, suivant le mot de Mao-Tse-Tung, l'"efficience du nombre finira par l'emporter sur celle de la technique (p. 242-244).

Tout l'ouvrage, par des faits et des statistiques, justifie cette inquiétude, et montre la souveraine importance du rôle de l'Eglise et de ses Missions, en même temps que l'insuffisance des moyens dont elle dispose, en hommes et en ressources, pour prévenir le terrible danger. Le Président du Conseil Exécutif de l'U.N.E.S. C.O., V. Veronèse, a écrit pour ce livre une préface qui en approuve chaudement la documentation et les appréhensions pour l'avenir.

J. SUBTIL, S. J. — **La prière de la religieuse en service.** — 80 p. (12,5 × 16), 200 fr. — Toulouse, Apost. de la Prière (B. P. 404), 1957.

L'auteur « a passé toute sa vie dans la formation spirituelle des religieux et des religieuses en France et aux Missions ». Il met ici son expérience, ses convictions spirituelles et sa finesse d'esprit au service de ses lectrices, les religieuses qui trouvent, dans une vie active très chargée, un obstacle à l'union normale de la prière et de l'action.

La prière est la vraie source de la vie spirituelle d'une âme consacrée, que sa profession oblige à tendre à la perfection. Il faut assurer à la vie de prière le rôle primordial. Le centre de la prière, au point de vue psychologique, est la méditation : l'auteur s'en explique en cinq chapitres, inspirés des méthodes ignatiennes. Il étend ensuite ses conseils à la Sainte Messe, à la visite au Saint Sacrement, à la lecture spirituelle, à l'examen. Son but est de montrer comment la vie spirituelle peut se maintenir vivante et s'unifier au cours des journées en se laissant pénétrer par l'influence, fréquemment ravivée, de l'oraison matinale.

Cet opuscule, de solide doctrine et de grand sens pratique est à recommander dans les Congrégations actives, et même dans les milieux laïcs analogues.

Le Célibat est-il un échec ? — 150 p. (14 × 19), 480 fr. — Mulhouse, Edit. Salvator, 1957.

Sept auteurs se sont unis pour composer cet ouvrage, deux hommes et cinq femmes : le R. P. CARRÉ, O. P., qui en a écrit l'introduction ; J. FOLLIET qui a analysé les implications sociales du célibat; Simone LEURET, docteur en médecine; Yvonne BOUGÉ et Suzanne FOUCHÉ, assistantes sociales ; Berthe FAUVEAU, universitaire ; enfin Céline LHOTTE. Celle-ci a recueilli des témoignages vécus qui montrent comment, même dans une situation sociale très humble, le célibat peut être une source de vie équilibrée et heureuse ; les quatre autres femmes, chacune d'après l'expérience acquise dans l'exercice de leur profession, aboutissent à la même conclusion optimiste. Presque tous les exemples cités sont ceux de célibataires féminines.

Les jeunes filles à l'heure des orientations décisives et toutes les personnes qui ont le devoir de leur donner des conseils trouveront des lumières dans cet ouvrage ; les personnes tenues à un célibat plus ou moins volontaire y trouveront des encouragements ; il serait utile que bien d'autres lecteurs et lectrices prennent connaissance de ces pages qui n'ont rien d'ennuyeux, ne serait-ce que pour mieux comprendre un genre de vie qui, chrétiennement accepté, ne manque ni de grandeur, ni de magnanimité, et ne mérite pas toujours le regard critique et le sourire dédaigneux et moqueur dont la jeunesse, surtout féminine, gratifie trop volontiers la « vieille fille ».

Divo BARSOTTI. — **Parle, Seigneur.** Traduit de l'italien par Henri BLAIZAT. — 121 p. (12,5×16); sans indication de prix. — Paris, Editions de l'Orante, 1956.

Cet ouvrage contient les treize instructions d'une retraite prêchée à Florence devant des auditeurs appelés « mes chers fils ». Le titre, emprunté au récit de la vocation de Samuel enfant, indique le thème développé dans l'ensemble du livre ; ce thème est enrichi par une citation de l'Imitation, par le commentaire de deux psaumes, d'un texte de Baruch et du *Magnificat*.

Il n'y a rien de rigoureux dans le plan de la retraite ni dans celui de chaque instruction ; à celles-ci, la table des matières ne donne qu'un numéro, sans aucun titre. Mais les développements, qui reprennent fréquemment les mêmes idées et les mêmes mots, provoquent des réflexions, suscitent des résolutions, imposent des convictions, le tout dans une atmosphère de recueillement et de paix. On utilisera donc cet ouvrage (typographiquement bien présenté) comme lecture spirituelle pour une récollection ou une retraite.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 julii 1957

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)